

À LA DÉCOUVERTE DE L'AFRIQUE CENTRALE

Commissaire de l'exposition: Pierre Dubois
avec la collaboration de Thomas Lambotte

L'Afrique centrale a longtemps résisté à l'irrépressible volonté de l'homme blanc de s'imposer partout de par le monde.

Dans l'Antiquité, le monde connu se limitait au bassin méditerranéen. Seul le Nil donnait accès au « Pays des Noirs » et à ses richesses.

Les Grandes Invasions et les conquêtes de l'Islam ont isolé l'Europe pendant des siècles. Les progrès des sciences et de la navigation, au XVI^e siècle, ont permis aux Portugais de préciser les contours de l'Afrique et de doubler le cap de Bonne Espérance.

L'intérieur des terres restait pourtant inaccessible par l'aridité des déserts et par les obstacles de la forêt équatoriale, mais surtout à cause des redoutables maladies tropicales, auxquelles les missionnaires ont payé un lourd tribut.

L'exploration systématique de l'Afrique commence à la fin du XVIII^e s., mais il faut attendre 1862 pour que Speke trouve les sources du Nil, et 1877 pour voir Stanley identifier le cours du Zaïre ou Congo. Cette fois, le « continent mystérieux » est ouvert à la conquête occidentale.

L'Exposition nous raconte cette longue et passionnante histoire, rythmée par les progrès de la cartographie et de la navigation et par la découverte de la culture, de l'art et de l'artisanat africains.

Exposition accessible

du 24 mai au 9 juin 2014

Remerciements:

Le Centre Culturel Local de Hastière tient à remercier les organismes et les particuliers qui ont prêté des objets pour illustrer la découverte des Africains et de leurs traditions par les occidentaux:

le Musée Africain de Namur,
La Maison du Patrimoine de Hastière (Jonathan Porignaux),
Joël et Yves Boulanger,
Philippe et Pierre Dubois,
François Prumont.

Le Conseil de fabrique de l'église Saint-Nicolas de Hastière-Lavaux a mis à notre disposition un espace merveilleusement bien adapté à notre projet: qui l'en soit sincèrement remercié.



L'Afrique géographique et politique en 2014

INTRODUCTION

L'Afrique nous semble familière.

Nous connaissons sa géographie et croyons connaître ses habitants.

Nous savons même aujourd'hui qu'elle est le

Berceau de l'Humanité.

C'est en effet dans la région des **Grands Lacs africains** que l'on a trouvé les plus anciennes traces de nos lointains ancêtres d'il y a 6 ou 7 millions (!) d'années.



Les divers groupes d'hominidés ont lentement migré pour finir par couvrir toute la surface de la Terre.

Deux théories s'affrontent cependant :

le **modèle monocentriste** ou théorie de l' « Ève africaine »,

et la **théorie pluricentriste** où un « homme moderne archaïque » serait apparu en plusieurs lieux.

Ce sont là des découvertes récentes !

**Mais que savons-nous finalement de la découverte de l'Afrique?
Depuis quand nos ancêtres s'intéressent-ils à cette partie du monde?
Pourquoi ont-ils affronté tant de périls pour percer le mystère de ce continent?**

Que connaissait-on de l'Afrique dans L'ANTIQUITÉ ?

Les Anciens de culture occidentale, vers le VIII^e siècle avant Jésus-Christ, imaginaient le monde comme une large bande de terre, entourant une mer intérieure (la Méditerranée) qui s'ouvrait par les Colonnes d'Hercule (le détroit de Gibraltar) sur un océan extérieur, mystérieux et infini.

Le monde connu se limitait donc au Sud de l'Europe, à l'Afrique du Nord et au Moyen Orient d'aujourd'hui.



Heureusement il y a le Nil.

Depuis la plus haute Antiquité, on connaît le delta du Nil et on sait que l'on peut aisément remonter le fleuve jusqu'à une première cataracte, à Syène, aujourd'hui Assouan.

La vallée du Nil subit des crues, aussi systématiques que mystérieuses, qui apportent un limon merveilleusement fertile.

Par sa situation géographique, la vallée du Nil a toujours servi de voie de communication entre le monde subtropical et équatorial au Sud du Sahara, et le bassin de la Méditerranée : autrement dit, entre le **monde des Noirs** et le berceau de notre **culture occidentale**.

L'Égypte sert de lien entre l'Afrique, l'Europe et le Moyen-Orient.

Pendant des millénaires, on a tenté de remonter le fleuve, mais les sources du Nil gardaient leur secret.

«Le pays des Noirs»

Sur l'immense boucle en forme de S que dessine le fleuve jusqu'à la moderne Khartoum, il y a six cataractes qui rythment l'entrée dans la **Basse Nubie**, la **Haute Nubie**, puis ce mystérieux **pays de Kouch** et le **royaume du Pount**, d'où

viennent de fabuleuses richesses :

l'**ébène** et l'**ivoire**,

la **myrrhe** et l'**encens**,

les **peaux de félins**,

les **singes** et les **girafes**,

sans oublier l'**or** !

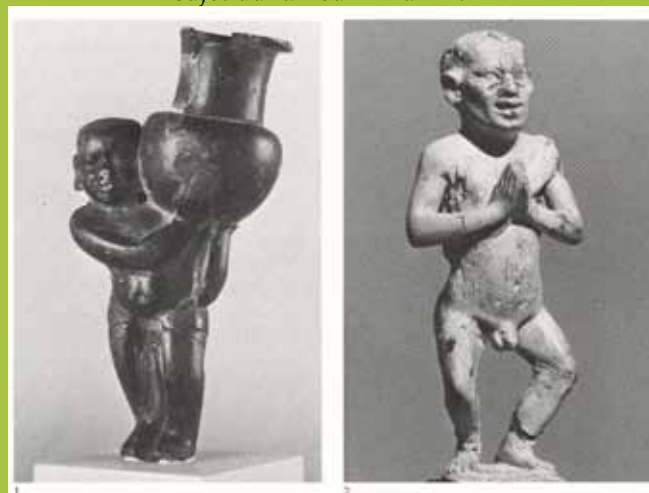


Les premiers contacts des Égyptiens avec le Sud furent établis avec les « **Hamites** », populations nubiennes du Sud d'Assouan et des déserts environnants, apparentées aux **Berbères**.

Un fait curieux et intrigant est pourtant la présence de « **nains** » (**pygmées ?**) sous les Pharaons de l'Ancien Empire.

Pépy II, qui règne de 2270 à 2200 avant J.C., envoie Herkhouf pour ramener un « nain » du pays du Pount.

La façade de sa tombe résume les quatre expéditions de Herkhouf et la copie de la lettre que lui adressa Pépy II au sujet du fameux « nain ».



Les premières représentations de Noirs, indiscutablement de race nègre, sont rares et datent d'après 2000 avt J.C., à l'exception notable de la magnifique « tête de réserve » d'une princesse africaine (vers 2600 avt J.C.).



Les archers nubiens sont très appréciés en Egypte, où l'on est également sensible à la beauté des jeunes Noires, musiciennes, danseuses et servantes.



Les Pharaons de la XVIII^e dynastie du Nouvel Empire font campagne contre les Africains du Sud. L'occupation de la Nubie, de la première à la IV^e cataracte, leur permet de se maintenir sur le Haut-Nil.

La figuration de Noirs enchaînés n'est nullement méprisante pour la race ; elle n'est guère plus importante que celle des Asiatiques. Il s'agit simplement de montrer la supériorité de Pharaon sur ces autres peuples.



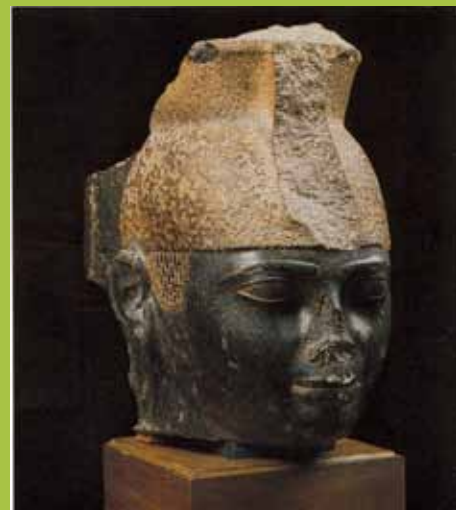
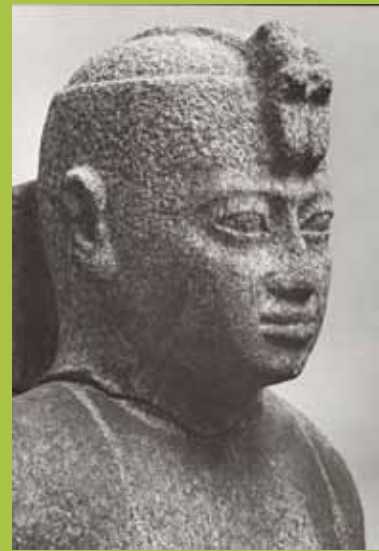
Les Pharaons noirs de la dynastie dite « éthiopienne »

Au cours de la première moitié du II^e millénaire avant notre ère, une vigoureuse civilisation se développe au Sud de la deuxième cataracte : le Royaume de Koush.

Anciens sujets de Pharaon, ces populations vont représenter pendant plus d'un millénaire (de 800 avant à 300 après J.C.) une force africaine considérable au Sud de l'Égypte.

La XXV^e dynastie (747 à 663 av. J.C.) nous intéresse particulièrement car c'est celle des Pharaons noirs de la dynastie dite « éthiopienne ».

Vers 716 av. J.C., le roi khoushite **Chabaka** soumet l'entièreté de la vallée du Nil jusqu'au delta.



Après lui vient le grand conquérant **Taharqa** qui se fait représenter en maître glorieux et puissant.

Ces Pharaons noirs sont souvent coiffés d'une calotte éthiopienne caractéristique, protégée par un double-uraeus (serpent dressé). Le souci de la représentation personnelle les distingue des images le plus souvent stéréotypées des pharaons égyptiens.

DES PHÉNICIENS ET DES CARTHAGINOIS

La Phénicie, ancienne contrée du Proche-Orient (aujourd'hui Syrie, Liban et Israël), s'est spécialisée dès le II^e millénaire av. J.C. dans la navigation et le commerce. En appliquant le petit cabotage, toujours en vue des côtes, ils ont rapidement dominé le commerce tout autour de la Méditerranée.

Leurs bateaux de transport étaient vastes et caractérisés par une proue et une poupe arrondies. Le plus célèbre de leurs navires de guerre est la **trirème**, munie d'un dangereux éperon ou rostre, et maîtresse incontestée du bassin méditerranéen du VII^e au IV^e siècle av. J.C.



Les bateaux phéniciens étaient dotés de voiles carrées et de une à cinq rangées de rames.

Les techniques de navigation des Phéniciens se sont perfectionnées par la connaissance des courants et des vents, mais aussi par l'utilisation des étoiles pour s'orienter de nuit. Ils purent ainsi s'écartier des côtes et prendre la haute mer.

C'est ainsi que les Phéniciens furent les navigateurs les plus audacieux l'Antiquité. Un de leurs exploits est l'exploration de la côte occidentale de l'Afrique, à hauteur du Maroc, jusqu'au cap Mogador, voyage confirmé par les recherches archéologiques.

Le navigateur carthaginois **Hannon** aurait même atteint le fond du golfe de Guinée, vers 470 av. J.C.

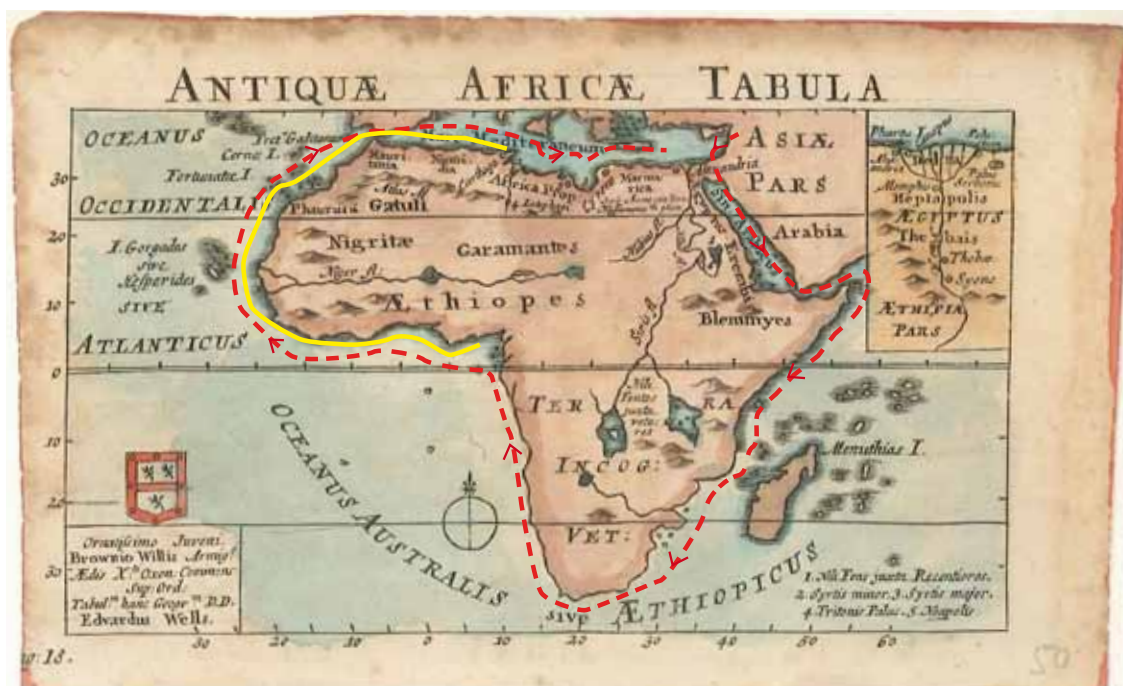
Le voyage financé par le Pharaon **Nécho II** (610-595 av. J.C.) tient du récit mythique. La circumnavigation de l'Afrique qu'il rapporte est tellement incroyable, qu'à défaut de preuves scientifiques et archéologiques, on peut en douter. La science de la navigation des Phéniciens et le témoignage d'Hérodote le rendent néanmoins possible.

Hérodote (484-425 av. J.C.) le « Père de l'Histoire », nous rapporte cette expédition de la manière suivante (L'Enquête, IV, 42-43) :

« *La Libye (càd toute l'Afrique pour les Anciens) est entièrement entourée par la mer, sauf du côté où elle touche l'Asie; le roi d'Egypte Nécôs en a le premier à notre connaissance donné la preuve : quand il a terminé le percement du canal qui va du Nil au golfe Arabique, il fit partir des vaisseaux montés par des Phéniciens, avec mission de revenir par les Colonnes d'Héraclès et la mer septentrionale. Partis de la mer Erythrée les Phéniciens parcoururent la mer méridionale : à l'automne ils débarquaient sur la côte de Libye, à l'endroit où les avait mené leur navigation, ensemençaient le sol et attendaient la récolte ; la moisson faite, ils reprenaient la mer. Deux ans passèrent ainsi ; la troisième année, ils doublèrent les Colonnes d'Héraclès et retrouvèrent l'Egypte. Ils rapportèrent un fait que j'estime incroyable, si d'autres y ajoutent foi : en contournant la Libye, disent-ils, ils avaient le soleil à leur droite.* »

(Ce qui prouve qu'ils étaient descendus sous l'Equateur)

Nous sommes à cheval sur les VII^e et VI^e siècle av. J.C. !
Les Phéniciens auraient donc contourné l'Afrique
quelque vingt et un siècles avant les Portugais !



Itinéraire des Phéniciens - - - et du Carthaginois Hannon —

Toutes les périodes de l'art antique gréco-romain comptent des représentations de Noirs. On trouve des africains « authentiques », aux caractères négroïdes accentués, mais aussi de « nilotiques », sans compter les nombreux cas de métissage entre Noirs et Blancs, plus difficiles à identifier. Le grand poète grec **Homère**, au XI^e siècle avant notre ère, évoque déjà les Ethiopiens du bout du monde. Le terme **éthiopien** signifie « **au visage brûlé** », et couvre tous les Noirs.

Hérodote (V^e. avt. J.C.) nous apprend que Cambyse II, roi de Perse, a conquis l'Égypte et y a fondé la XXVII^e dynastie, vers 525 avt J.C. Désireux d'étendre sa domination vers le Sud, il envoie des espions chez les Ethiopiens de Méroé, ville située près de la sixième cataracte du Nil. Ces espions lui rapportent que :

« Les Ethiopiens sont, dit-on, les hommes les plus grands et les plus beaux du monde. » (III, 20)

« Les Ethiopiens atteignent en général cent vingt ans, et certains dépassent même cet âge ; on se nourrit de viandes bouillies et l'on boit du lait. ...

Le roi les mena près d'une source dont les eaux rendaient la peau onctueuse, telle une source d'huile. » (III, 23)

Le roi des Ethiopiens Longues-Vies n'est pas dupe des espions de Cambyse et leur remet un grand arc, instrument et symbole de la puissance éthiopienne.



L'élément sculpté le plus ancien connu d'un Noir est un profil négroïde, taillé dans un coquillage, trouvé en Crète (époque minoenne) et datant du début du II^e millénaire av. J.C.



De nombreux vases grecs, décorés de figures à fond rouge ou noir, montrent des guerriers « éthiopiens » au « visage brûlé. » De splendides récipients montrent des visages noirs d'un réalisme saisissant.

C'est en Égypte que les Grecs des VII^e et VI^e siècles av. J.C. rencontrent des Noirs en grand nombre.

Les Égyptiens connaissaient le talent des archers éthiopiens et nubiens et les engageaient souvent comme mercenaires. Hérodote donne quelques détails :

« Les Ethiopiens, revêtus de peaux de panthères et de lions portaient des arcs de grande taille longs de quatre coudées

au moins ; avec cet arc ils employaient des flèches de roseau, courtes, et garnies à leur extrémité, d'une pierre aiguisée.

Ils portaient également des lances avec, pour pointe, une corne de gazelle bien aiguisée, et encore des massues hérissées de clous. Pour aller à la bataille, ils s'enduisaient de plâtre une moitié du corps, et l'autre moitié de vermillon. » (VII, 69)

Plus curieux encore, des canthares des VI^e et V^e siècles av. J.C., juxtaposent un visage de Blanc avec celui d'un Noir. La confrontation des caractères physiques semblent fasciner les artistes grecs.



De nombreuses terres cuites soulignent avec respect les caractères des visages négroïdes.

Vers le milieu du V^e siècle av. J.C. le type métissé fait son apparition : le nez est moins écrasé, les lèvres sont moins épaisses et les cheveux sont frisottants plutôt que crépus à boucles serrées.

On trouve ce type de représentation dans tout le bassin méditerranéen. Les Noirs sont fréquemment soldats ou serviteurs, mais on ne sent aucun mépris de la part de l'artiste ; il est plutôt attiré par la différence et l'exotisme des personnages.

Le réalisme de l'art grec nous a laissé quelques magnifiques représentations de Noirs en terre cuite, sculptés ou en bronze.

Le style évolue quelque peu à la **période hellénistique** et, sans surprise, les **Romains** prennent le relais.



Chez les Grecs, comme chez les Romains, on fait la différence entre esclaves et hommes libres, entre Grecs et Barbares. Ni les Grecs, ni les Romains ne voyaient un signe d'opprobre dans la couleur de la peau. On ne leur connaît aucune théorie quant à l'infériorité supposée d'un peuple de couleur par rapport à un autre. Comme n'importe quel autre étranger, le Noir pouvait surmonter l'obstacle de sa « barbarité ». C'est ainsi qu'au II^e siècle, le sophiste Hérode Atticus adopte un jeune étudiant noir particulièrement brillant.

DE LA MYTHOLOGIE À L'ASTRONOMIE ET LA GÉOGRAPHIE

L'Homme a toujours cherché à expliquer sa propre origine et celle du monde qui l'entoure.

Dans notre culture occidentale, les nombreux récits, que nous appelons « mythologiques », transmis par les Grecs de génération en génération, tentent d'expliquer la création du monde, la formation de l'humanité et la constitution des ethnies dans lesquelles nous nous reconnaissons. Dès la naissance des religions monothéistes, des récits mythiques comparables expliquent l'origine du cosmos et de l'homme dans un texte que nous connaissons sous le nom de Genèse.

Ces sujets peuvent sembler très éloignés de notre propos : la géographie.

Et pourtant, la cartographie occidentale est profondément marquée par ces conceptions, religieuses dans le fond, et mythologiques dans la forme.

Les cartes du Moyen Age, par exemple, mettent Jérusalem au centre du monde et le Jardin d'Eden du côté du Levant (l'Est), d'où vient la lumière, et en haut, puisque c'est de là que doit venir le Messie.



A partir de la Renaissance, on adopte la convention de mettre le Nord vers le haut de la carte qui est par ailleurs souvent encombrée d'êtres imaginaires et de monstres marins.

DU SCHÉMA ITINÉRAIRE À LA MAPPEMONDE.

Qui d'entre nous n'a jamais griffonné sur un bout de papier la meilleure façon d'aller à la gare ou à son domicile ? Un tel schéma ne tient pas forcément compte d'une orientation et d'une échelle de distances précises.

On peut aisément imaginer que les premières cartes itinéraires, indispensables aux voyageurs et aux marchands, exigeaient plus de précision.

Dès la plus haute Antiquité, les **distances** étaient évaluées en « stades », le stade olympique étant de 500 pas ... mais le pas de l'un n'est pas celui d'un autre...

On sait que le Soleil se lève à l'Est et se couche à l'Ouest : direction qui manque cependant de précision, même si on la complète par le Nord et le Sud.

Le zénith du Soleil est bien plus élevé en été qu'en hiver, ce qui rythme les saisons et détermine la durée de l'année. On peut mesurer la hauteur du Soleil, à un endroit déter-

miné, en fonction de la date, et établir ainsi des tables : on constate par exemple, qu'au solstice d'été, le soleil éclaire le fond d'un puits à Syène (Assouan).

Les **observations astronomiques** apportent bien d'autres renseignements comme la position de l'étoile polaire, la rotation apparente des étoiles et réelle des planètes, les phases du Zodiaque ... Cela permet aux savants d'élaborer des systèmes de l'Univers.

Le débat sur la structure du Cosmos dure depuis des millénaires !

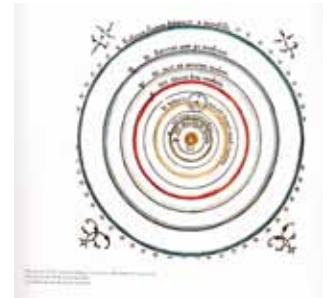
Certains imaginent que la Terre où nous vivons est une sorte de grande assiette qui flotte sur un vaste océan.

Les Chaldéens (Sumer et Babylone) et les Grecs, depuis Pythagore (VI^e siècle avant J.C.), considèrent que la Terre est ronde.

Pour certains, la Terre est le centre du Cosmos, pour d'autres, c'est le Soleil.



Système géocentrique de Ptolémé



Système héliocentrique de Copernic

Toutes ces observations simples de la nature sont à la base de la géographie.

Les voyageurs savent depuis longtemps que, plus on va vers le Nord, plus il fait froid, et plus on va vers le Sud, plus il fait chaud. Dans l'Antiquité et même au Moyen Age, on conclut qu'il y a une **région habitable**, coincée entre deux zones considérées comme **inhabitables**, l'une trop froide au Nord, l'autre torride, au Sud.



Sur cette carte espagnole du XI^e siècle, on voit au Sud (à droite), un quatrième continent, écrasé de soleil, avec un habitant fantastique, monopode.

COMMENT DÈS LORS SE SITUER PAR RAPPORT À LA TERRE ?

1. On peut d'abord se fier au **récit des voyageurs**.

C'est ainsi qu'**Hérodote** (484-425 avt J.C.), le « Père de l'Histoire » nous raconte ce qu'il a appris au cours de ses voyages à propos de l'Afrique et des sources du Nil. Outre ce qu'il a vu, il rapporte ce qu'on lui a dit du cours du Nil au-delà de Syène (Assouan) et des cataractes.

Méroé est la capitale des Ethiopiens ; il faut encore poursuivre sa route sur une distance équivalente pour arriver chez les Transfuges (déserteurs égyptiens établis en Ethiopie) où se trouveraient les sources.

Hérodote rapporte aussi l'expédition des **Nasamons**, partis de Cyrénaïque (région orientale de la Libye actuelle) vers l'Ouest à travers le désert. Ils finissent par trouver une région fertile, marécageuse et irriguée par un grand fleuve (le Niger). Faits prisonniers par des Pygmées, ils parvinrent cependant à rentrer au pays.

C'est à partir de ces récits et d'autres, souvent beaucoup plus fantaisistes, que l'on établit des itinéraires des voyages !

Cela n'empêche cependant pas **Alexandre le Grand** (356-323 avt J.C.) de conquérir le Moyen-Orient et l'Egypte, et de s'aventurer vers l'Est jusqu'en Inde ! Le monde antique s'est considérablement agrandi, et il est évident que ses généraux devaient disposer de cartes utilisables.

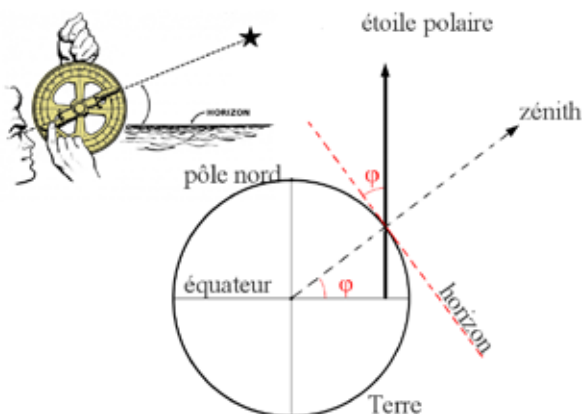
2. Les observations astronomiques

Pour se situer et s'orienter, on doit se baser sur des éléments objectifs.

Par l'observation attentive du mouvement du Soleil et des étoiles, les Anciens ont acquis des connaissances astronomiques qui continuent de nous surprendre.

L'hypothèse d'une Terre ronde se confirme. Certains vont jusqu'à imaginer le Cosmos et à voir la Terre tourner autour d'un Soleil fixe, à l'instar des Chaldéens et de Pythagore. La majorité des Grecs continuent cependant à voir la Terre comme centre de l'Univers.

On parvient, sans trop de difficultés, à se situer sur un **parallèle** grâce, par exemple, à l'observation de la hauteur de l'étoile polaire.



La détermination du **méridien** est beaucoup plus délicate car il faut déterminer, soit la distance parcourue depuis le méridien de référence, soit mesurer la différence de l'heure du jour (par exemple lorsque le soleil est au zénith) par rapport à ce méridien.

Il faut donc mesurer le temps avec exactitude. A défaut d'heure correcte, les erreurs d'évaluation seront nombreuses. Or, le chronomètre de précision ne sera inventé par John Harrison, qu'au XVIII^e siècle.

Il n'empêche que les Anciens font des prodiges d'intelligence !

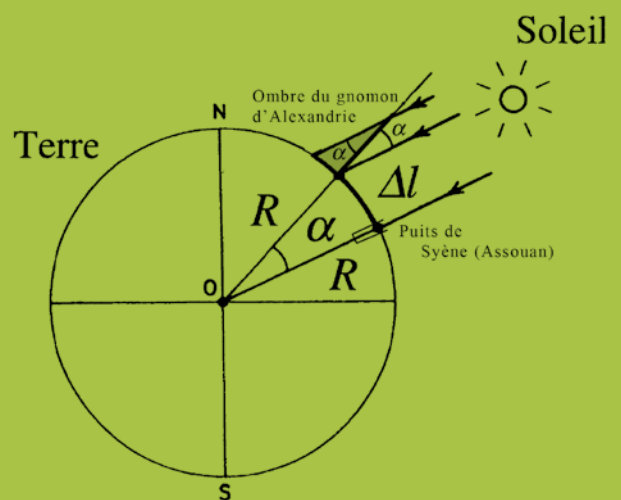
L'EXPLOIT D'ERATHOSTÈNE (276-194 AVANT J.C.)

Comment calculer la circonférence de la Terre avec un bâton et un chameau ?

On avait constaté à Syène (Assouan, qui se trouve sur le tropique du Cancer) que le jour du solstice d'été, le soleil au zénith éclaire parfaitement le fond d'un puits, qui est donc « sous le soleil, exactement ».

Erathostène eut l'idée de demander qu'au même moment, à Alexandrie (qui est à peu près sur le même méridien), on mesure la hauteur du soleil grâce à un gnomon. Il s'agit d'un simple bâton, de longueur connue, et planté bien verticalement, et dont on mesure la longueur de l'ombre au moment choisi.

Considérant que le Soleil est tellement loin de la Terre que l'on peut considérer ses rayons lumineux comme parallèles, et que le puits de Syène et le gnomon d'Alexandrie sont orientés vers le centre de la Terre (qui est supposée ronde), le Soleil étant exactement à l'aplomb du puits de Syène, le gnomon d'Alexandrie projette une ombre. L'angle formé par le gnomon et le rayon du Soleil est le même que celui qui vise Alexandrie et Syène depuis le centre de la Terre (droite sécante de deux parallèles).



Erathostène calcula que la distance d'Alexandrie à Syène représente la 50^{ème} partie de la circonférence de la Terre. En adoptant une mesure d'angle (introduite plus tard par Hipparque) on trouve +/- 7,2°, qui correspond de fait à la 50^{ème} partie des 360° du cercle.

Il suffit maintenant (façon de parler !) de mesurer la distance de Syène à Alexandrie et de la multiplier par 50 pour

obtenir la circonférence de la Terre en passant par les deux Pôles.

Erathostène demande donc à un **bématiste**, arpenteur égyptien, de compter les pas de son chameau (qui a un pas particulièrement régulier) en allant en ligne aussi droite que possible, d'une ville à l'autre : il obtient ainsi 5000 stades.

En multipliant par 50, on obtient 250000 stades, soit un peu moins de 40000 km.

Bingo ! Malgré l'imprécision des méthodes, Erathostène ne se trompe que de quelques 400 km, soit 1% d'erreur !

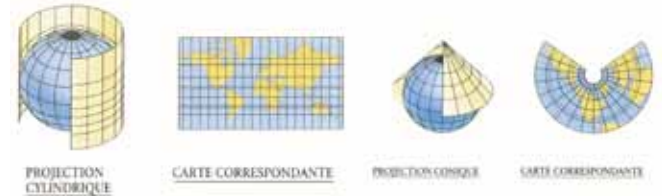
Erathostène (276-194 avant J.C.) est donc bien un astronome, mathématicien et géographe grec de génie. A son époque on connaît une partie de l'Europe et de l'Afrique, ainsi que la partie occidentale de l'Asie, suite aux conquêtes d'Alexandre le Grand. Au XIX^e siècle, Malte-Brun représente la carte du monde selon Erathostène, qui va de l'île mythique de Thulé, au Nord-Ouest, jusqu'à l'île de Taprobane (Ceylan, Sri-Lanka).



Au II^e siècle avt J.C., **Hipparque**, astronome et mathématicien grec, introduit la division du cercle en 360 degrés. Il réalise un catalogue de 800 étoiles, avec leur position et leur brillance. En comparant ses observations de la position des étoiles fixes avec celles faites à Alexandrie 150 ans auparavant, il déduit la précession des équinoxes. La ville d'Alexandrie avait non seulement une fabuleuse Bibliothèque, mais aussi des instruments de mesure exceptionnels. Hipparque construit un globe sur lequel il figure les constellations et les positions relatives des étoiles fixes, ainsi qu'une sphère armillaire ; il y représente l'équateur et deux cercles qui le coupent à angle droit aux points des solstices et des équinoxes, les lignes équinoxiales; le tout mobile, chaque cercle s'appelant armille.

Le géographe grec **Strabon** (vers 58 - vers 21-25 avt J.C.) nous a laissé une « Géographie », peu connue à son époque, ignorée au Moyen Âge, mais redécouverte à la Renaissance. L'auteur y étudie l'origine des peuples et leurs relations avec le milieu naturel. Ce livre est un document exceptionnel sur les peuples de l'Antiquité et sur leur mode de vie ; il tient autant de l'histoire que de la géographie.

Claude Ptolémée (90-168) est le dernier astronome de l'Antiquité, et aussi le plus célèbre. Il a synthétisé et amélioré toutes les connaissances astronomiques de son temps dans sa célèbre « Géographie ». Il place la Terre au centre de l'univers (conception géocentrique ou « système de Ptolémée »), établit le calendrier des levers et couchers astaux et avance une théorie lunaire. Il décrit des procédés de projection orthogonales plus scientifiques que celles de ses prédécesseurs, à la base de la fameuse Projection de Mercator encore à venir.



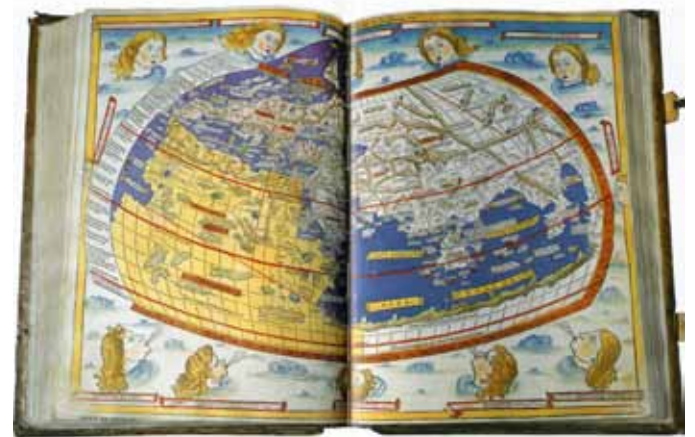
La Géographie de Ptolémée comporte huit livres.

- Le premier explique la meilleure manière de dresser une carte géographique.
- Les six livres suivants donnent 8000 noms de lieux avec leur longitude et latitude. Le septième livre donne une revue de l'ensemble et un plan de construction d'une sphère terrestre.
- Le huitième livre démontre la nécessité de représenter le monde au moyen de cartes. Il en établit quatre pour l'Afrique.

L'ingénieur alexandrin Agathodaemon (V^e siècle) dessine les cartes suivant les instructions de Ptolémée.

Ces écrits fondamentaux se sont perdus en Europe, au Moyen Âge, mais furent heureusement conservés à Constantinople et par les Arabes.

Un manuscrit latin réapparaît vers 1406 en Italie, et à partir de là, les rééditions se succèdent, et l'on reproduit fidèlement les cartes d'Agathodaemon.



Il s'agit d'une projection conique de l'hémisphère Nord, entourée par l'illustration des différents vents.

Sur la carte générale on note que l'Afrique du Nord est bien illustrée, de l'Atlantique jusqu'à la mer Rouge. Les sources du Nil, situées sous la ligne équinoxiale, viennent des Montagnes de la Lune et passent par deux grands lacs. Le plus intéressant sur cette carte, c'est l'existence d'une **Terre inconnue** qui relie, au Sud, l'Afrique à l'Asie, à hauteur de l'Extrême Orient, transformant ainsi l'océan Indien en mer intérieure, à l'instar de la Méditerranée.

LES PORTUGAIS AUTOUR DU MONDE (XV^E SIÈCLE)

Le Portugal, ce petit pays du bout du monde européen, a contribué de manière décisive à changer la vision que l'on avait de notre planète depuis l'Antiquité.

Depuis le XV^e siècle, une chronique élogieuse attribuée au prince **Henri « le Navigateur »** (1394-1460), troisième fils du roi Jean I^{er}, tout le mérite de la conception, du financement et de la réalisation des expéditions maritimes portugaises qui devaient être couronnées par le voyage de Vasco de Gama aux Indes, en contournant l'Afrique par le Sud, de 1497 à 1499.



Les études contemporaines émettent quelques réserves à ce sujet. Il est vrai que le prince Henri était animé par l'idéal chevaleresque et médiéval de la guerre contre les Maures en Afrique du Nord et qu'il a participé à l'organisation et au financement des expéditions le long des côtes africaines. Il n'était cependant pas obsédé par l'ambition moderne de tout connaître et de tout explorer, comme on se plaît à le répéter. Cette quête, favorisée par l'esprit de la Renaissance, était soutenue par l'ensemble de la famille royale, mais aussi par les marchands et les banquiers du Portugal et d'ailleurs, qui contribueront au financement des expéditions maritimes.

Les motivations des Portugais étaient multiples.

- Le **commerce des esclaves** est le principal mobile des expéditions. Le premier raid esclavagiste portugais a lieu au large de la Mauritanie en 1444.
- Ils ambitionnent également d'aller chercher directement, par la mer, **l'or** qui venait en caravanes de régions inconnues du Sud du Sahara.
- Le lucratif commerce des **épices** venues d'Orient était aux mains des Musulmans. Seuls les Vénitiens étaient parvenus à commercer avec eux. Les Portugais se mirent à rêver de ruiner Venise en contournant l'Islam par la mer.

- Il y avait enfin la quête du **royaume du prêtre Jean**, ce légendaire roi chrétien, réputé depuis le Moyen Âge pour ses fabuleuses richesses. On le localisait, tantôt en Asie, tantôt en Afrique de l'Est, en Abyssinie (l'Éthiopie actuelle). Le prosélytisme chrétien du prince Henri, soutenaient ce désir de prendre en tenaille l'Islam abhorré.

Des navires pour la haute mer

Le Portugal regarde la mer ! Son ambition de contourner l'empire islamique pour atteindre le Sud, et de là, contourner l'Afrique et voguer vers l'Orient, passe obligatoirement par l'océan Atlantique et des côtes africaines inconnues.

Jusqu'au XV^e siècle, les bateaux étaient toujours restés en vue des côtes : le cabotage était le seul mode de navigation raisonnable, même si l'on se risquait parfois à une traversée en haute mer, dans des régions connues.

Il n'y avait que deux modes de **propulsion** : les rames et le vent !

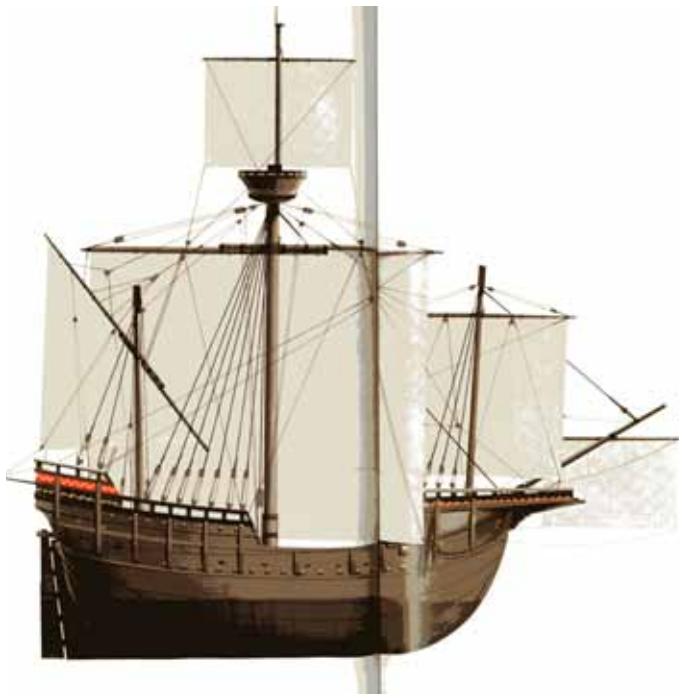
Pour profiter du vent, deux **types de voiles** étaient utilisés :



- la **voile triangulaire**, dite « voile latine », essentiellement utilisée en Méditerranée, et probablement originaire de l'océan Indien. Elle a l'avantage de pouvoir serrer le vent au plus près et de tirer des bords contre le vent.
- La **voile carrée**, utilisée en Europe du Nord (cfr. les drakkars des Vikings). Elle est très efficace par vent arrière, fréquent en haute mer, mais n'a aucune souplesse dans d'autres conditions.

D'autres détails de **construction** des bateaux différencient les divers types de navires :

- la jonction des planches de la coque, à franc bord ou à clin ;
- un ou deux avirons en guise de gouvernail à la poupe ;
- gouvernail d'étambot sur une poupe plate ;
- la présence d'un ou de deux châteaux à l'arrière et à l'avant du navire ;
- le « nid de pie » comme observatoire.



Les avantages et les inconvénients des diverses méthodes de construction navale et de navigation, ne demandent qu'à se combiner pour de meilleurs résultats. Les Croisades furent l'occasion de tester des méthodes mixtes. La combinaison des voiles carrées et triangulaires, voire leur alternance en fonction des circonstances, la multiplication et l'inclinaison des mats et l'invention du gouvernail d'étambot sur une poupe plate, a donné naissance à la **caravelle**, « **não** » au Portugal et caraque ailleurs. Ce sont les robustes navires des grands explorateurs.

L'art de la navigation

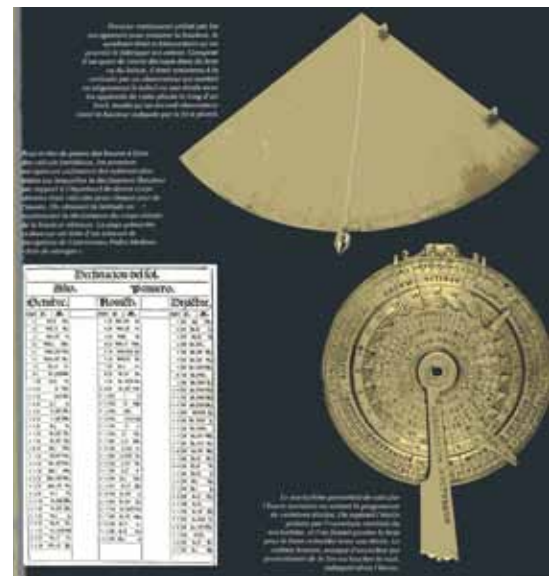
Avant de se risquer en mer et de s'écarter des côtes, il faut savoir où l'on est et vers où on compte aller. On peut s'orienter, de jour, grâce à la position du soleil, et, de nuit, à l'aide de l'étoile polaire et des autres étoiles, mais ces estimations de direction ne sont guère précises et ne permettent en aucune façon de se localiser à défaut d'instruments de mesure. Sans oublier le mauvais temps ...

L'origine de la **boussole** est obscure. Elle semble être connue en Chine depuis le début de notre ère et avoir été importée en Europe par les Arabes. L'aiguille aimantée qui indique le Nord magnétique fut considérée comme une curiosité au XI^e siècle et n'est timidement utilisée pour la navigation qu'à partir du XII^e. L'usage de la boussole par les marins portugais ne devient régulier qu'au XV^e siècle, mais, si elle indique bien la direction, elle ne dit rien de la position du navire.

Les Grecs avaient déjà trouvé le moyen de calculer la **latitude** mais ce sont les cosmographes de l'entourage de Henri le Navigateur qui mirent en pratique des techniques utilisables en mer. Il s'agit de mesurer l'angle que forme le soleil au zénith ou l'étoile polaire avec l'horizon. On consulte ensuite des tables, les **éphémérides**, qui in-

diquent, en fonction de la date, sur quel parallèle on se trouve.

Pour mesurer l'angle qu'un corps céleste forme avec l'horizon, on utilise des **astrolabes**, instruments d'astronomie arabes plus ou moins complexes. On peut se contenter d'un simple quadrant de laiton avec le bord duquel on vise l'astre, pour mesurer ensuite l'angle que fait un fil à plomb. Le bâton de Jacob est un autre moyen traditionnel.



La mesure de la **longitude** est infiniment plus complexe et demande des repères astronomiques précis, des calculs compliqués et une connaissance exacte de l'heure. Les navigateurs essayèrent d'intégrer la rotation de la terre en traçant leur route sur la carte et en estimant la distance parcourue. La mesure du temps avec le sablier et l'heure grâce au cadran solaire n'était pas toujours précise et entraînait de graves erreurs de mesure.

Il faut attendre le XVIII^e siècle et l'invention du chronomètre par un horloger de génie, John Harrison, pour mesurer le temps de manière exacte et fiable, même en mer et par mauvais temps, pour connaître le décalage de l'heure solaire observée par rapport celle du méridien de référence, et donc la longitude exacte.

Le renouveau de la Cartographie

La « Géographie » de Ptolémée s'était perdue en Occident pendant le Moyen Âge, mais fut heureusement conservée dans les mondes byzantin et islamique. Un manuscrit arrive en Italie en 1406, et révolutionne la cartographie de la Renaissance.

On a vu une mappemonde de la fin du XV^e siècle, dessinée d'après la « Géographie » de Ptolémée. Si l'image de l'Europe est assez correcte, celle de l'Asie est beaucoup moins précise et incomplète, tandis que l'Afrique du Nord est élargie et le continent amputé de sa partie méridionale qui, de plus, est unie au Sud-Est asiatique par une Terra incognita, faisant de l'océan Indien une mer intérieure, à l'instar de la Méditerranée.

Au XV^e siècle, les géographes européens dessinent de nouvelles cartes, basées sur les principes de Ptolémée qui divise le globe terrestre en 360° et donne une formule pour indiquer les variations de longueur d'un degré de longitude selon la latitude, et projette ainsi la surface courbe de la Terre sur des cartes planes.

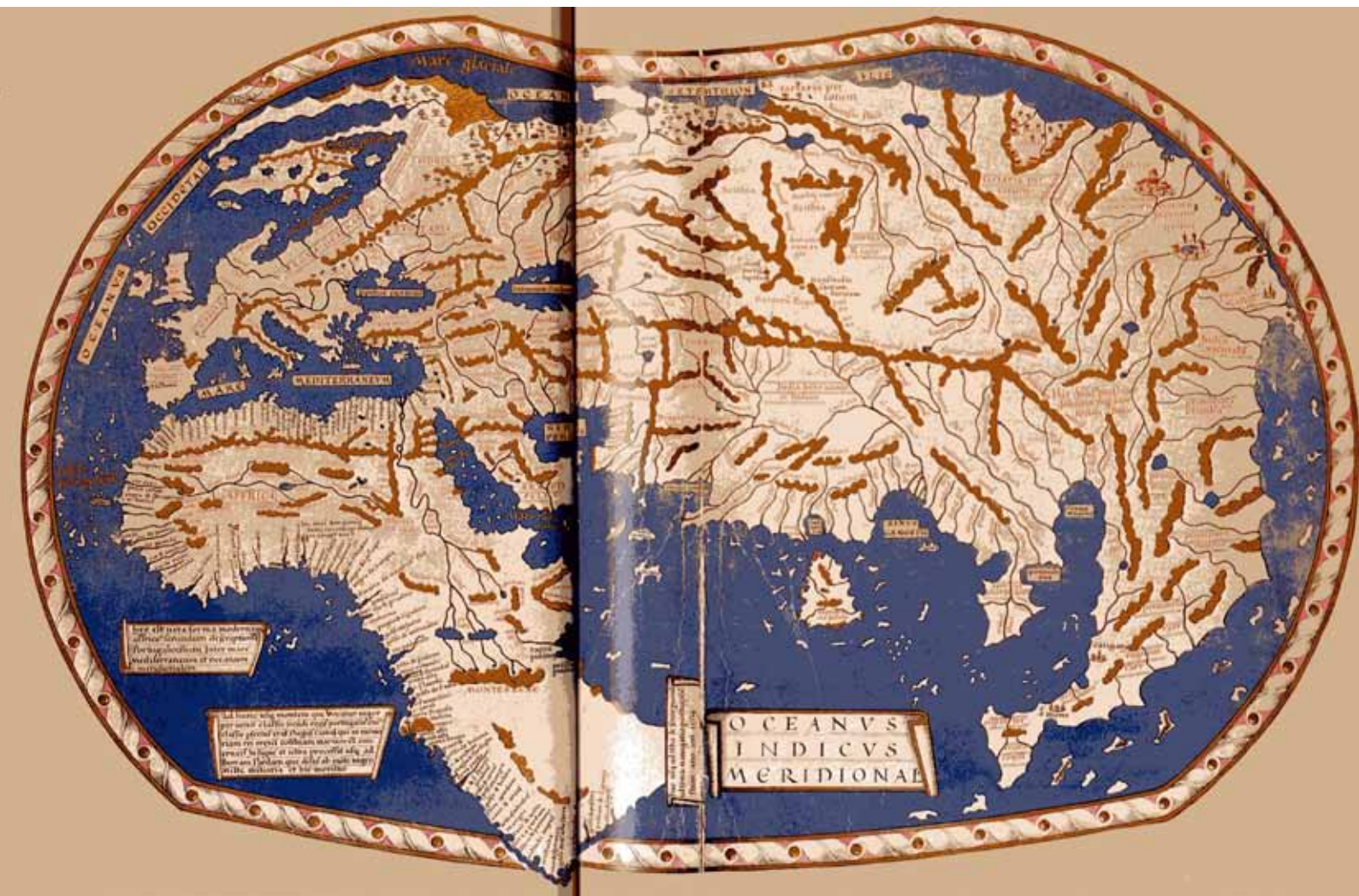
Ils y ajoutent les renseignements fournis par Marco Polo

après son légendaire voyage en Chine, à la fin du XIII^e siècle, ainsi que les informations, souvent fantaisistes, des voyageurs et des commerçants partis faire fortune en Orient. On comprend que le contenu des premières cartes mélange allègrement la réalité géographique avec des localisations mythiques de certains fleuves, comme le Nil et le Niger, et une imagerie purement imaginaire d'êtres et d'animaux fantastiques.

Henricus Martellus, établit vers 1490, une carte selon les principes de Ptolémée, mais en tenant compte des renseignements apportés par les **navigateurs portugais**, et en particulier par **Bartolomeu Diaz** qui avait doublé le cap de Bonne Espérance en 1486, isolant ainsi l'Afrique de l'Asie.

On s'approche donc de la réalité géographique, et ce genre de carte peut enfin servir aux marins.

Par contre, l'intérieur des terres est rempli, d'innombrables données, parfaitement farfelues. C'est ainsi qu'en Afrique, on voit le Nil prendre sa source dans les Montagnes de la Lune, que personne n'a explorées, en passant par deux grands lacs, que personne n'a vus ; le Niger, quant à lui, se jette dans l'Atlantique. Ces erreurs encombreront les cartes jusqu'au XIX^e siècle.



LE TOUR DU MONDE DES PORTUGAIS

La haine de l'Islam et les ambitions territoriales des Portugais incitent le roi Jean I^{er} à franchir le détroit de Gibraltar. En 1415, les armées portugaises, dont fait partie le prince Henri, prennent la ville de **Ceuta** au Maroc.

La flotte portugaise commence à s'aventurer en haute mer et, en 1418, elle découvre l'île de **Porto Santo**.

Dès l'année suivante, les Portugais prennent pied sur l'île de **Madère** (1419).

Les **îles Canaries** sont connues depuis l'Antiquité sous le nom d'Hespérides et ensuite comme les îles Fortunées. Elles furent conquises en 1402 par un gentilhomme normand pour passer, en 1477, à l'Espagne.

Au Sud de ces îles se dressait un obstacle réputé insurmontable : le **cap Bojador**. Le désert du Sahara avance dans la mer et un vent du nord-est souffle en permanence, rendant cette région inhabitable. Sur plus de 30 km. au large, les fonds sablonneux ne sont qu'à 1,80 m. et d'énormes rouleaux se brisent en un nuage d'écume. Depuis le Moyen Âge, on croyait que les côtes étaient faites d'une pierre aimantée qui attirait les ferrures des navires et les menaient à leur perte. C'était vraiment le bout du monde !

Les esprits éclairés du début de la Renaissance, dont ceux de la cour du prince Henri le Navigateur, pensaient que la vie reprenait au-delà de l'obstacle. Le prince envoie donc un de ses fidèles et **Gil Eanes** contourne le cap Bojador en 1434, en se risquant en haute mer et en se laissant ramener au Sud par des vents favorables.

Plusieurs expéditions suivent cet exploit qui abat le mythe. Celle de 1435 découvre des hommes qui fuient cependant devant les soldats portugais ; ils se contentent de ramener de grandes quantités de peaux de loups de mer.

En 1440, les Portugais prennent une douzaine de prisonniers et arrivent au **cap Blanc**.

En 1442, à hauteur d'un fleuve qu'ils baptisent **Rio des Oro**, ils entrent en contact avec des autochtones et ramènent dix esclaves, de la poudre d'or, des œufs d'autruche et des peaux de buffles.

En 1444, les Portugais s'installent aux **îles d'Arguin**. Le nombre de caravelles qui font le voyage africain augmente de même que le nombre d'esclaves emmenés au Portugal. Des escarmouches avec des « Maures » font des victimes des deux côtés. La recherche d'esclaves se poursuit néanmoins, entre autres aux Canaries. En 1448 on ramène un lion et des dents d'éléphants.

En 1446, la flotte arrive au fleuve Sanaga ou **Sénégal** et découvre les **îles du Cap Vert**.

Alvise Ca' da Mosto, explorateur vénitien au service du prince Henri, explore les îles et remonte le fleuve **Gambie** en 1455 et 1456. Il rédigera l'un des premiers rapports sur le pays, ses habitants et leurs coutumes.

Les Portugais n'envisagent nullement de prendre possession des terres qu'ils découvrent ; ils se contentent d'implanter une croix à leur nom, et plus tard des « **Padraõ** » en pierre avec l'emblème du Portugal, le nom du Roi et celui du capitaine du navire. Pour consolider leurs positions, ils bâtissent de solides forteresses, bien équipées en hommes et en matériel. C'est ainsi que naît le **Fort d'Arguin**, en 1462.

La **mort du prince Henri**, en 1460, ne ralentit pas les explorations, de plus en plus lointaines, car les Portugais ont compris tout l'intérêt des nouvelles découvertes pour le commerce.

Les expéditions progressent le long des côtes de Guinée. À partir de 1471, les navires arrivent à **Oro de la Mina**, au cap Ste Catherine et aux îles de **Fernando Po**, puis de **St Thomas, Anno Buono** et **Principe**.

En 1481, on construit le **Fort de Mina**.

En 1484, **Diego Cam ou Cão** franchit l'Équateur et arrive à l'embouchure du fleuve **Congo ou Zaïre** qu'ils baptisent Rio Ponderoso vu ses dimensions et son débit. Au cours d'un deuxième voyage, il remonte le fleuve jusqu'à l'actuel Matadi, et grave le blason du Portugal et le nom de ses compagnons sur un rocher resté célèbre. Il établit des rapports cordiaux avec le Roi de Kongo qui se fera baptiser sous le nom de **João I^{er}**, et envoie plusieurs de ses proches à la Cour de Lisbonne.

En 1486, **Bartolomeo Diaz** est envoyé à la recherche du **prêtre Jean**. Il descend le long de la côte occidentale de l'Afrique et arrive à la baie des Vaqueros, à l'île de Santa Cruz et passe un cap tumultueux qu'il nomme **Cabo Tormentoso**, avant de remonter quelque peu le long de la côté orientale : il a donc contourné le continent africain, et la voie tant recherchée de l'Orient est enfin ouverte !

De retour au pays il rapporte ses découvertes au Roi qui propose de baptiser le fameux cap : Cabo de Buena Esperanza. Le **Cap de Bonne Espérance** ouvre une nouvelle ère pour la navigation du monde entier.

LES PREMIERS TÉMOIGNAGES

Alvise Ca' da Mosto (1432-1483) « Voyages en Afrique Noire » (1455-1456)

L'un des premiers témoignages de la vie en Afrique Noire est dû à un jeune Vénitien désargenté, Alvise Ca' da Mosto, né vers 1432.

Dès son jeune âge, Alvise fait de nombreux voyages d'affaires, comme il sied à un noble Vénitien. En 1451, il est élu « noble arbalétrier » sur une galère à destination d'Alexandrie, d'où il s'embarque pour Bruges.

En 1454, sa galère est forcée par des vents contraires à faire escale au cap Saint-Vincent, non loin de la résidence du prince portugais Henri (qui sera dit le Navigateur). Ce dernier lui fait miroiter monts et merveilles à propos des expéditions le long des côtes africaines, et comme Alvise da Mosto voulait, selon ses propres dires, « faire fortune et accomplir quelque action honorable » ...

Pour son premier voyage, en 1455, Alvise achète à crédit des marchandises de troc et s'embarque sur une caravelle financée par le prince. Il fait escale au nord du cap Vert et troque chevaux, étoffes de laine et de soie contre des esclaves, commerce parfaitement légitime à l'époque. Il est cependant fort déçu de ne pas trouver d'or. Il descend dans ce but jusqu'à l'embouchure de la Gambie, mais est obligé de rebrousser chemin.

Les bénéfices modestes dont profite Alvise sont suffisants pour lui permettre de financer seul son second voyage, vers les ressources aurifères présumées du royaume de Gambie. En 1456, il repart et découvre les îles du cap Vert, exploite ultérieurement contesté par d'autres. Il remonte le fleuve Gambie sur 60 milles, puis descend le long des côtes jusqu'au rio Grande et aux îles Bijados, mais doit se replier devant les difficultés linguistiques avec les autochtones, mais aussi à cause des fièvres tropicales.

Alvise Ca' da Mosto ne retournera plus en Afrique, mais, en bon citoyen de Venise, il fera une carrière diplomatique et commerciale, et meurt en 1483.

Ca' da Mosto est l'un des premiers Européens à décrire **l'opulence de la nature en Afrique**: le baobab géant et le palmier l'impressionnent particulièrement.

Les considérations **économiques** (agriculture, artisanat...), **culturelles** (religion, habillement, sexualité, organisation sociale...) **politiques** et **militaires** sont nombreuses, bien observées et justes.

Il arrive au fleuve **Sénégal** « le plus grand fleuve de la terre des Noirs » :

« Le fleuve sépare les Noirs des Basanés (Arabes et Touaregs) et délimite les terres sèches et arides du désert et les terres fertiles qui appartiennent aux Noirs. ... Chose admirable : en deçà du fleuve, les hommes sont très noirs, grands,

vigoureux et bien faits. La terre y est fertile, elle regorge d'arbres très élevés et des fruits de toutes sortes qui nous sont inconnus. Au-delà du même fleuve, ils sont tous maigres, de petite taille et le pays est sec et partout aride. »

Ce sont les **mœurs des Noirs** qui étonnent le plus :

« Ces gens sont presque toujours nus, à l'exception d'une peau de chèvre qui couvre les parties honteuses. Cependant, leurs seigneurs et les gens de quelque autorité portent des chemises de coton, car le coton pousse en grande quantité. ... Leurs femmes sont nues de la ceinture à la tête et portent un linge de coton, serré à la taille. ... Les femmes de ce pays sont très nettes de leur personne, car elles se lavent le corps entièrement quatre à cinq fois par jour et les hommes font de même. Ils sont hospitaliers et ne laisseront pas passer un étranger par chez eux, sans lui donner le gîte ou la nourriture et cela sans rien demander en échange. »



Da Mosto est reçu très amicalement par le roi Budomel.

« Dans le village, on compte 45 à 50 huttes de paille, ceintes d'une palissade formée de haies et d'arbres épais, interrompue en un ou deux points en guise de porte. ... Budomel avait neuf femmes dans ce village et il en a beaucoup d'autres réparties dans les différents villages. Chacune d'elles a cinq ou six servantes noires et le seigneur peut coucher aussi bien avec les servantes qu'avec ses femmes, qui ne s'en offusquent point, car c'est la coutume. Ces hommes et ces femmes noirs sont fort luxurieux »

F. Pigafetta et D. Lopes

« Le royaume de Kongo et les contrées environnantes » (1591)

Cet ouvrage italien a servi de base à la majorité des descriptions de l'Afrique tropicale au cours du XVII^e siècle; il a connu de nombreuses rééditions et traductions en néerlandais, anglais, allemand et latin ; il est le fruit de la collaboration de deux hommes : un écrivain, l'humaniste italien Filippo Pigafetta, et un informateur, le commerçant portugais Duarte Lopes.

Filippo Pigafetta, né à Vicence en 1533, compte parmi ses ascendants Antonio Pigafetta (vers 1490 – 1554), le célèbre chroniqueur du voyage de Magellan autour du monde. Filippo est le prototype de l'homme de la Renaissance, humaniste, écrivain, polyglotte, grand voyageur et expert en artillerie.

Duarte Lopes est un « chrétien nouveau », c'ad un juif converti, né près de Lisbonne, qui s'embarque en 1578 pour Luanda, en Angola, où il se livre au commerce des esclaves. En 1579, il s'installe à Sao Salvador, capitale du royaume de Kongo, où il séjourne pendant quatre ans. Il recueille ainsi d'importantes informations, essentiellement par les « pombeiros », Portugais et Noirs qui assurent les échanges commerciaux, dont les esclaves, avec les populations de l'intérieur. Il n'est donc pas explorateur, mais informateur.

Lopes est chargé par les rois de Kongo, Alvaro I et II, d'une mission diplomatique auprès de Philippe II d'Espagne et du pape Sixte V, essentiellement pour demander des prêtres et assurer l'autonomie religieuse chrétienne de Sao Salvador, érigé en évêché et doté d'une cathédrale en 1596. En 1588-89, Pigafetta et Lopes ont une série d'entretiens qui sont à la base de l'ouvrage, écrit par le premier, et publié en Italie en 1591.

La « Relation » est une synthèse de ce que l'Europe connaissait de l'Afrique à l'époque. La cosmographie médiévale y est bien sûr contestée, mais il y reste néanmoins quelques relents du fabuleux du XV^e siècle, en particulier en ce qui concerne les cultes païens et l'anthropophagie. Par contre, on y trouve aussi la conception du primitif naturellement bon, familière à l'exotisme en vogue. Les Européens n'admettent cependant pas un mode de pensée et des attitudes différents des leurs. La nature généreuse et les métaux précieux d'Afrique attirent les hommes cupides, autant que les « mines d'âmes à sauver » suscitent des vocations missionnaires. Comme disait Vasco de Gama : « *Nous venons chercher des chrétiens et des épices.* »

Pigafetta n' échappe pas au désir d'embellir la réalité et il minimise les risques du climat et exagère la fertilité du sol autant que ses ressources minières.

Beaucoup de descriptions sont objectives et il faut souligner l'esprit d'observation très aigu de Lopes : les cou-

tumes, les armes, le vêtement et les techniques de tissage sont décrits avec soin et largement confirmés par les recherches modernes.

Les illustrations présentées ici sont celles des frères De Bry, dans l'édition latine de 1624. On s'étonnera bien sûr de voir les Noirs représentés avec un physique d'Européen... bizarrerie artistique ou manque de modèles, qui sait ?



Les Portugais devant le roi du Kongo



Manière de se déplacer



Le chef de guerre et ses musiciens.

LE ROYAUME DE KONGO*

*Il est de plus en plus en plus courant d'écrire «Kongo» pour désigner l'ancien royaume de Kongo, qui ne correspond pas aux pays actuels du même nom.

Diego Caõ

Diego Caõ, ou Cam, est le premier Européen à contempler l'immense embouchure du fleuve Zaïre ou Congo, en 1482-84.

Envoyé par le roi du Portugal pour prendre contact avec le mythique Prêtre Jean (apparenté au roi d'Abyssinie, l'actuelle Ethiopie), il pensait pouvoir rejoindre la Corne de l'Afrique en suivant vers l'Est la côte de Guinée. A l'époque, on ignorait en effet la forme de l'Afrique méridionale.

En passant l'Equateur, et en arrivant au grand fleuve, Diego Caõ ouvrait la voie à Bartolomeu Dias qui contournera le cap de Bonne Espérance en 1487-88.

Au Sud de l'estuaire du Zaïre, Diego Caõ érige un Padraõ, colonne de pierre qui marque la présence des Portugais, et remonte le fleuve jusqu'à hauteur de l'actuel Matadi où il marque son passage sur un rocher.



Les Portugais découvrent ainsi un vaste royaume dont le roi, Nzinga a Nkumu, est impressionné par les arrivants et enthousiasmé par leur religion. Après de longues négociations, il est baptisé en 1491, sous le nom de Joaõ I^{er}. Son successeur, Alfonso I^{er} (1509-1542), poursuit la même politique de christianisation et d'occidentalisation.

Devenu chrétien, le Kongo envoie des ambassadeurs au Portugal et au Vatican, et reçoit les emblèmes de la chevalerie. La mission diplomatique de Duarte Lopes, en 1588, aboutit à l'installation d'un siège épiscopal à San Salvador, en 1596.

Les besoins en prêtres sont énormes, d'autant plus que la mortalité des missionnaires est inquiétante.

Du point de vue politique, les relations du Kongo et du Portugal, optimales au début, se dégradent progressivement et aboutissent à des conflits et de véritables batailles rangées.

La pomme de discorde est l'influence croissante des Portugais dans un **trafic d'esclaves** en constante augmentation, alors qu'il était traditionnellement modéré et socialement bien accepté, et bien sûr aux mains des chefs Noirs.

Les deux camps font appel à des mercenaires Imbangala « Jaga », réputés pour leur violence et leur cannibalisme rituel. L'ambiance n'en est que plus tendue !

Les Capucins au Kongo au XVII^e siècle



Divers Ordres, dont les Jésuites, se succèdent, mais en 1645, les Capucins prennent en charge le Kongo et c'est dans ce climat d'insécurité et de tension qu'ils entament leur apostolat.

Certains d'entre eux sont très ouverts et analysent objectivement le fonctionnement de la société africaine. Il en est ainsi du **Père Carli** qui fait un séjour de

quelques mois à San Salvador, en 1668. Forcé de rentrer pour raison de santé, il nous a laissé un récit passionnant de ses aventures et une description soigneuse de la flore, de la faune et des mœurs des Africains, sans préjugés et sans jugement de valeur.

Pour partir en mission, il faut d'abord se soumettre à d'interminables tracasseries administratives, tant de la part des Portugais que du Vatican. Le voyage en bateau est long, dangereux et passe généralement par le Brésil, à la fois en raison des courants que du commerce.

Les conditions de vie sur place, surtout en milieu rural, sont pénibles. Les fièvres et autres maladies tropicales font d'énormes ravages. Le seul traitement de l'époque est la saignée : on en use et en abuse !

Les bons Pères devaient avoir une santé de fer pour vivre et travailler en bure, sous les tropiques, et résister aux fièvres ... et surtout à leur traitement ! Les témoignages de ces excès sont nombreux : Séraphin de Cortone est saigné deux fois par jour et totalise 40 de ces opérations ; Denys de Plaisance a subi, en trois ans, un total de 97 saignées !

La Bibliothèque de Turin possède un manuscrit anonyme du début du XVIII^e siècle qui illustre, par de candides mais assez belles aquarelles, les activités des Capucins au Kongo.

On y voit leurs pérégrinations incessantes dans des conditions difficiles, même s'ils sont transportés en litière. Les relations avec les populations locales sont souvent cordiales et les conversions nombreuses, mais nos missionnaires sont obsédés par les « **féticheurs** », pour eux d'authentiques envoyés du Diable, qu'ils poursuivent d'une haine farouche en brûlant leurs « **idoles** », voire leur maison. L'autre pierre d'achoppement est la **polygamie** et la **luxure** supposée des Africains, que nos Pères combattent avec acharnement.



Carte du fleuve Zaïre ou Congo et du royaume de Kongo (Piga-fetta - 1591)



Le missionnaire court le pays



Le missionnaire brûle la maison d'un sorcier, pleine d'objets «diaboliques»



Dangereuse traversée d'une rivière

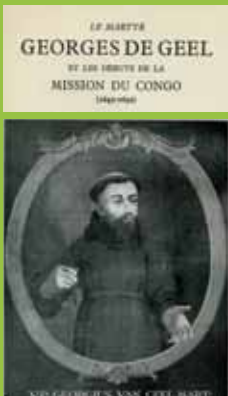


Le Père bénit le Seigneur pour ses jeux d'armes

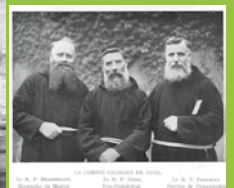
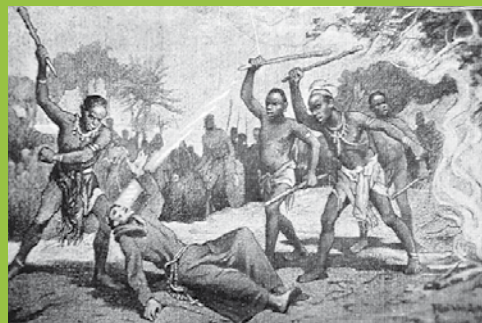
Un Capucin belge au Kongo

Toute l'imagerie ci-dessus convient bien au séjour du Père de Gheel, en 1652, dans les environs de San Salvador.

de gourdin, bientôt suivi par la population locale très en colère. Abandonné à son sort, le Père de Gheel est recueilli par un prêtre, mais il développe un tétanos qui l'emporte le 8 décembre 1652.



De son vrai nom Adrien Willems, ce Capucin était né en 1617 à Oevel, en Campine. Arrivé à l'embouchure du Zaïre en 1651, notre Père est victime des « fièvres tropicales » et n'arrive à son poste qu'au début 1652. Il s'avère très actif dans sa lutte contre les « féticheurs » et leurs « idoles », mais entame également la rédaction d'un dictionnaire kongolais. Son zèle apostolique va lui coûter cher lorsqu'il met le feu à une « hutte magique » et qu'il brûle les « fétiches », au nez et à la barbe du féticheur, qui lui assène un coup



Les Capucins de sa Congrégation ont plaidé, en 1940, pour que le Père Georges soit reconnu comme saint martyr ... sans succès jusqu'ici.

LE KONGO ET L'ANGOLA

Histoire de la Reine Njinga

S'il est des missionnaires respectueux des traditions des Africains, il en est d'autres qui ne voient en eux que vices et actions diaboliques.

L'un des livres les plus célèbres de l'époque est la

« **ISTORICA DESCRIZIONE DE TRE REGNI
CONGO, MATAMBA ED ANGOLA** »

du Capucin **Antonio Cavazzi de Montecucolo** (1621-1678), publié en 1687.

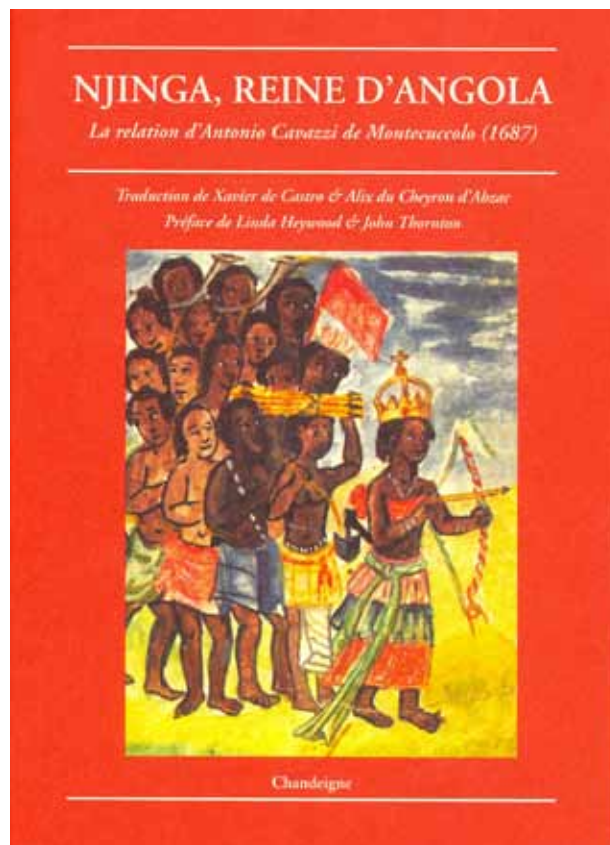
Outre sa description du pays, l'auteur y raconte la vie tumultueuse de la reine Njinga d'Angola, et sa conversion à la Foi chrétienne.

Ce Capucin a séjourné à la cour de Njinga en compagnie de son confrère **Gaeta**. Ces deux hommes ont une vision diamétralement opposée du comportement des Africains.

Gaeta considère par exemple, que les dérives inacceptables de la reine Njinga, sont une forme de protestation contre les déprédations des Portugais ; sa conversion lui paraît sincère, et il n'est pas loin d'en faire une sainte.

Cavazzi par contre, estime que Njinga est mauvaise par essence, que sa conversion est purement intéressée.

Ces vues divergentes affectent tous les comptes rendus de l'époque, mais il faut bien dire que les visions négatives de l'humanité des Africains sont prédominantes.



Trouvaille récente d'un vieux manuscrit!...

En 1969, un chercheur a trouvé à Modène un volumineux manuscrit, complété de naïves mais très intéressantes aquarelles : le « manuscrit Araldi » qui s'est révélé être l'écrit original de Cavazzi.

LES ILLUSTRATIONS DU MANUSCRIT DE CAVAZZI (ms. Araldi, v. 1667-1671)



Guerrier frappant sur une cloche double à percussion : « Lungua (Lunga), instrument militaire en usage chez les Jaga, et leur principale enseigne. Sans lui les Jaga ne peuvent combattre, et c'est l'emblème du général et seigneur de la guerre, et ils sacrifient à cet objet un chien, une personne, leur sang, etc. »



Musiciens:
«kilondo», courge à deux fentes;
«Marimba», xylophone;
«Tsangi», harpe sur courge.



Préparation de l'onguent magique chez les «Jaga».



Njinga avec ses soldats et ses musiciens.
Au premier plan, joueurs de pluriarc.



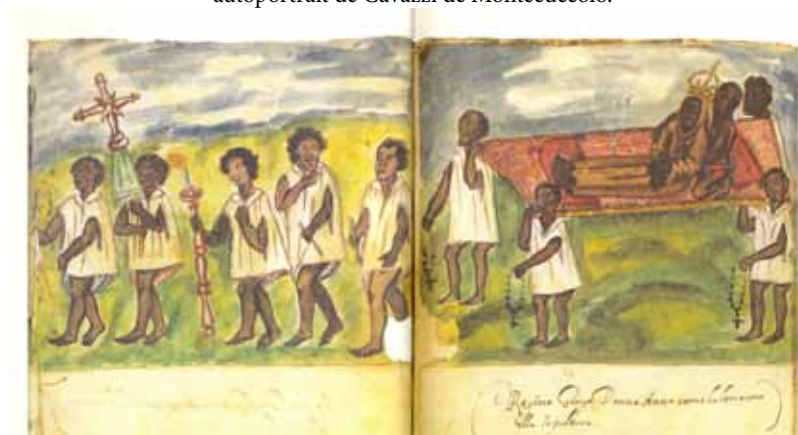
Le mythe fondateur du Kongo: le premier roi forge armes et outils



Procession avec autoportrait de Cavazzi de Montecucolo.



Le baptême de Njinga en 1622, en présence du gouverneur portugais. On la nomme Doña Ana de Sousa

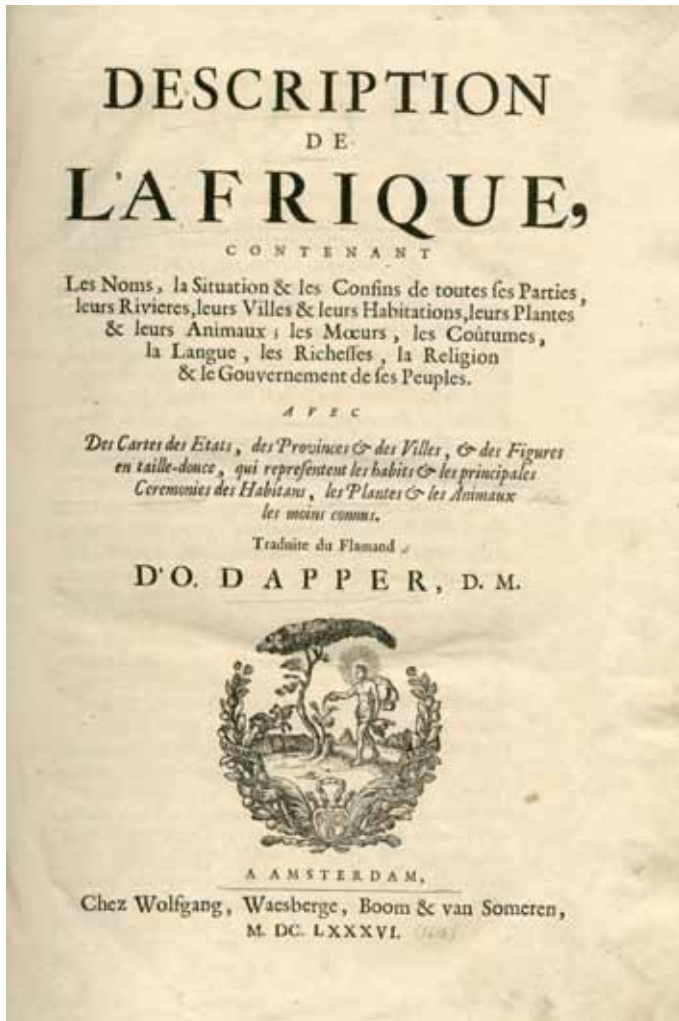


Funérailles de Njinga, Doña Ana.
Un serviteur tient la reine assise pendant la procession.

LES HOLLANDAIS

Maîtres des mers au XVII^e siècle.

Olfert Dapper (1636-1689)



Médecin, géographe et principal compilateur de l'exploration et de l'histoire de l'Afrique de son temps. Il décrit avec soin et détails les moeurs et les habitudes des différentes régions d'Afrique.



Comme droit d'accès des étrangers, les Africains demandent les barres de fer et parfois de l'eau de vie.

Le Roi ne se montre que rarement et exige les plus grands signes d'humilité de la part de ses sujets



Les Roi de Kongo reçoit en 1642 des ambassadeurs hollandais.

Certaines rivières et cascades drainent des pépites d'or que les plongeurs vont chercher au fond.



Fort de Nassau dans l'île de Gorée.



Habits et armes des Hottentots.

Vue du Cap de Bonne Espérance.



James BRUCE (1730-1794)

Sur le Nil (1768-1773)

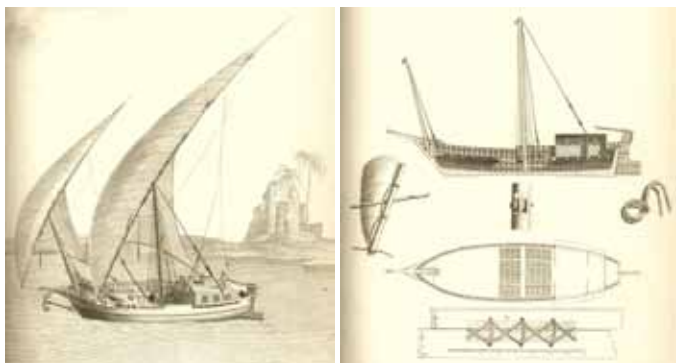


James Bruce est né en 1730 à Kinnaird, en Ecosse, d'une très ancienne et noble famille. Son père le destinait au barreau car les talents oratoires du jeune James étaient prometteurs.

Il épousa cependant la fille d'un riche commerçant londonien, mais elle mourut quelques années plus tard. Désespéré, James voyage en Espagne et au Portugal. Son esprit curieux, associé à de réels dons pour l'apprentissage des langues, l'incite à étudier les manuscrits arabes de l'Escorial. Il est bientôt nommé Consul à Alger et s'immerge dans le monde musulman. Il s'initie de plus à la médecine et la chirurgie, ce qui lui permettra d'acquérir une belle réputation de médecin auprès des Africains.

Décidé à éclaircir le problème des **sources du Nil**, il prépare soigneusement son voyage et s'associe à un excellent dessinateur.

Le voyage commence plutôt mal par un naufrage en Méditerranée et un grave accès de fièvre à Alep, mais en 1768, Bruce arrive à Alexandrie, d'où il remonte le Nil jusqu'à Syène (Assouan).



Toujours avide de découvertes, il redescend le Nil et pénètre dans le désert en direction de la mer Rouge. Commence alors un long périple en bateau qui va le mener du golfe du Nord, d'où il rejoint la côte de l'Arabie, jusqu'au détroit du Sud, à hauteur de l'actuel Djibouti.

Bruce décide alors de pénétrer en Ethiopie et d'atteindre la capitale de l'époque, Gondar, située au Nord du lac Tana, voyage ponctué d'innombrables difficultés dans ces régions hostiles. Il finit néanmoins par se faire accepter par les autorités grâce à ses talents médicaux et son sens inné de la diplomatie.

Il se met alors en quête des sources du Nil. Le **lac Tana** avait déjà été décrit par des **Jésuites** du XVII^e siècle, mais Bruce prétendra qu'il a trouvé LA source du Nil. En réalité, il n'est pas le premier et n'a atteint que les sources du Nil Bleu, affluent du Nil Blanc dont les sources restent à découvrir.

Le séjour prolongé de Bruce lui permet d'étudier l'histoire et les coutumes de l'Éthiopie. Ses connaissances linguistiques lui font découvrir les archives locales, dont il perçoit les secrets et les divers idiomes. Son intérêt principal reste la botanique et il décrit avec soin les plantes qu'il découvre.



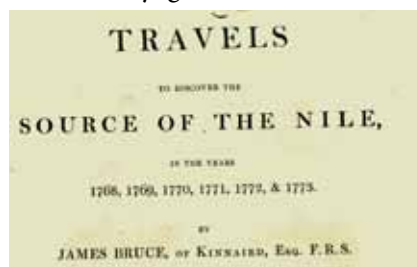
Il y a de très belles femmes en Abyssinie, et cela n'a pas échappé à l'œil expert de notre voyageur!

Finalement, désireux de rentrer au pays, il se heurte à la résistance des autorités et au chaos politique qui sévit en Abyssinie. Très apprécié par le roi d'Éthiopie, il est provisoirement contraint de rester et de participer aux batailles de Sabraxos.

Il finit cependant par arriver au Caire après une pénible traversée du désert, et il rentre en Europe en 1773.

Ses récits d'aventure n'ont pas grand succès auprès de la bonne société londonienne. Certaines anecdotes, dont celle des Ethiopiens qui se nourrissent de viandes prélevées sur des bovidés vivants, ne paraissent guère crédibles et nuisent à sa réputation.

Humilié par les sarcasmes dont il est l'objet, Bruce se retire à la campagne pour rédiger l'un des plus volumineux récits de voyage :



La traduction française d'époque comporte 13 volumes in-octavo, comportant 4729 pages, auxquels il faut ajouter un album in-quarto de planches et de cartes!

Ce monumental ouvrage est truffé de données historiques et scientifiques toujours pertinentes aujourd'hui. C'est aussi un roman d'aventure, bien souvent passionnant.



Mouche Tsétsé

LES GRANDS VOYAGEURS AU XVIII^E SIÈCLE

Le siècle des « Lumières ».

Le XVIII^e est le siècle des Philosophes, au sens le plus large, car ils s'intéressent à tout, de la pensée pure aux problèmes techniques les plus anodins.

La bonne société, essentiellement aristocratique, est passionnée par les cabinets de curiosités, où l'on accumule les choses les plus curieuses, souvent venues de loin et ramenées par des voyageurs et des marins.

Le comte de Buffon (1707-1788) enflamme son époque pour l'Histoire naturelle grâce à ses livres, richement illustrés et d'un style très vivant.

Le retour à la pureté de la Nature et aux mœurs simples, préconisées entre autres par Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), contribuent à répandre le mythe du bon sauvage.

La campagne pour l'abolition de l'esclavage voit le jour en Angleterre.

Le XVIII^e est aussi marqué par l'édition de l'Encyclopédie, dirigée par Diderot (1713-1784) et d'Alembert (1717-1783).

L'objectif était de mettre toutes les connaissances de l'époque à la disposition du plus grand nombre.

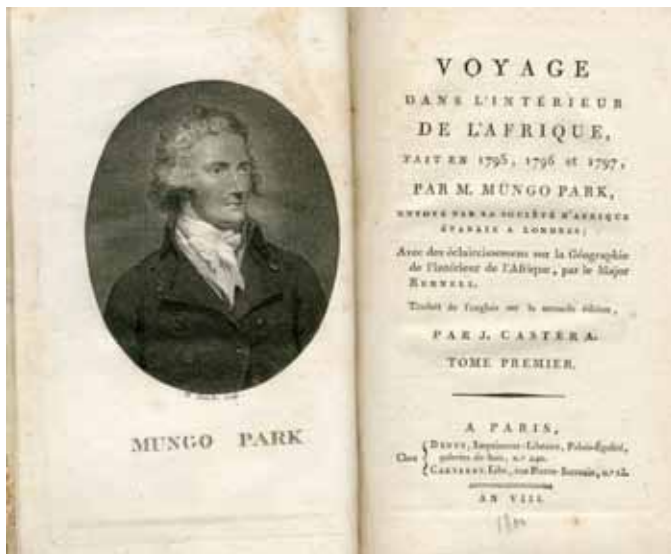
Le premier volume paraît en 1751 et le 29^e et dernier, en 1772.

Le XVIII^e mérite donc bien son titre de Siècle des Lumières.

Avides de connaissances et de découvertes, de nombreux voyageurs vont sillonner la planète à la recherche de nouveautés botaniques et zoologiques, de terres et de peuples inconnus, et vont s'étonner devant les mœurs et coutumes des « sauvages ».

Mungo PARK (1771-1806) Sur le Niger

Ce nom n'est plus très familier à nos oreilles, et pourtant il désigne l'un des explorateurs les plus célèbres de son temps ... *Sic transit gloria mundi* ...



«Mungo Park naquit le 10 septembre 1771, à Fowlshiels, près de Selkirk, en Ecosse... Il entra à l'âge de quinze ans, comme élève, chez M. Thomas Anderson, chirurgien estimé. En 1789, il se rendit à l'université d'Edimbourg, où il suivit les cours des étudiants en médecine ...

Quand Park eut complété ses études à Edimbourg, il se rendit à Londres. Park s'embarque sur un vaisseau de la Compagnie des Indes-Orientales en 1792. Il fit un voyage à l'île de Sumatra, et revint en Angleterre l'année suivante. ...

L'Association Africaine, depuis son premier établissement en 1788, intéresse Park. Il fit voile à Portsmouth, le 22 mai 1795, à bord d'un vaisseau destiné à la traite des nègres, et

partant pour la Gambie, où il arriva le 21 du mois suivant. »
(Extraits de Park, 1820, «Vie de Mungo Park», pages I à XV)

Le récit détaillé des aventures de Mungo Park est passionnant.

Contentons-nous de dire qu'il remonte le fleuve Gambie, dans l'actuel pays du même nom, et séjourne, pour apprendre la langue mandingue, à Pisania, un comptoir anglais où réside depuis longtemps le docteur Laidley.

Il rejoint ensuite, au nord, le Sénégal et son fleuve, redescend vers le sud-est et atteint le Niger à Ségou, dans l'actuel Mali.

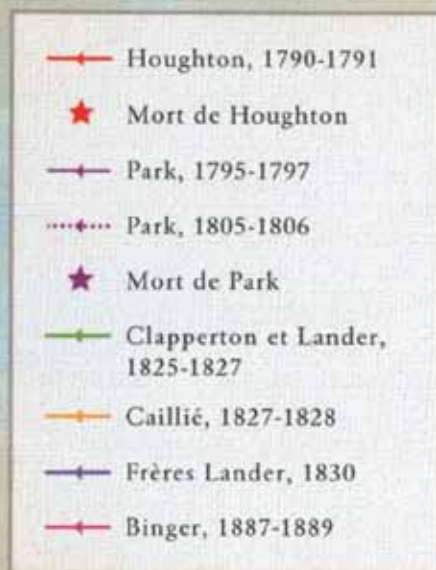
Mungo Park atteint ainsi son objectif, voir le Niger et constater qu'il coule vers l'est :

«Regardant devant moi, je vis avec un extrême plaisir le grand objet de ma mission, le majestueux Niger que je cherchais depuis si longtemps. Large comme la Tamise l'est à Westminster, il étincelait des feux du soleil et coulait lentement vers l'orient. Je courus au rivage, et après avoir bu de ses eaux j' élevai les mains au ciel, en remerciant avec ferveur l'ordonnateur de toutes choses de ce qu'il avait couronné mes efforts d'un succès si complet.»

La découverte de Mungo Park est fondamentale : le Niger ne peut plus être confondu avec le Sénégal et la majorité des cartes étaient erronées de ce point de vue.

Ce périple fut accompli avec l'aide d'un interprète noir, mais en bonne partie en solitaire, voyage ponctué par sa capture par les Maures, par des attaques de bandits, et d'autres tumultueuses aventures.

Notre explorateur entreprend de descendre le grand fleuve, mais il est bientôt forcé de rebrousser chemin, avec des difficultés énormes pour rejoindre la Gambie. C'est ainsi qu'il accompagne une colonne d'esclaves que l'on menait à la mer. Il arrive à Pisania «comme un homme sorti du tombeau». Il s'embarque ensuite sur un vaisseau de traite d'esclaves, chargé pour l'Amérique, et finit par rentrer en Angleterre.



Le retour de Mungo Park en Angleterre fut un triomphe, tant pour lui-même que pour son commanditaire, l'Association Africaine.

Il rédige ses mémoires et recueille un énorme succès littéraire, mais on l'accuse d'avoir profité de la plume d'un autre. D'autre part, il est impliqué dans une polémique à propos de l'esclavage.

Ces polémiques ne réjouissent guère notre explorateur, et il s'installe comme médecin à Peebles, et continue de rêver d'Afrique.

Le livre publié par Mungo Park est truffé de renseignements sur les populations rencontrées, leurs langues, leurs habitudes et leurs maladies, ainsi que sur la géographie et la nature, en particulier la botanique, science de prédilection de l'auteur.

En 1804, le secrétaire des colonies lui demande de remettre un mémoire en vue d'une nouvelle expédition dont l'objet est : « *L'extension du commerce anglais et l'accroissement de nos connaissances géographiques* ».

Cette fois, Park préconise une équipe de trente soldats et six charpentiers européens, et quinze ou vingt noirs de Gorée, pour la plupart artisans, et il prévoit l'achat de cinquante ânes et six chevaux ou mulets. On lui adjoint un chirurgien et un dessinateur.

Le 30 janvier 1805 ils s'embarquent à Portsmouth sur un vaisseau de transport.

Le 27 avril 1805 l'expédition quitte l'embouchure de la Gambie pour l'intérieur. Parmi les innombrables difficultés rencontrées, il faut retenir l'attaque de la caravane par des essaims d'abeilles.

De trente-quatre soldats et quatre charpentiers qui étaient partis de la Gambie, six soldats et un charpentier seulement arrivèrent au Niger. Dix autres membres de l'expédition sont également décédés, de fièvre ou de dysente-

rie. Avec les quelques compagnons qui lui restent, Mungo Park entreprend la descente du Niger en canot ... et l'on n'entend plus parler d'eux ...

Quand on eut toutes les raisons de penser que l'aventure s'était mal terminée, on envoya, en 1810, l'ancien guide de Park, pour tenter de se renseigner sur le sort des explorateurs. Il finit par trouver Amadi-Fatouma qui avait accompagné Park et raconte que le voyage avait mal commencé, le canot fut régulièrement attaqué par les autochtones, et un blanc mourut de maladie. Ils passèrent Tombouctou et arrivèrent finalement au pays d'Haoussa. Ayant accompli son contrat, Amadi-Fatouma s'en retournait, et les rescapés furent attaqués par des locaux.

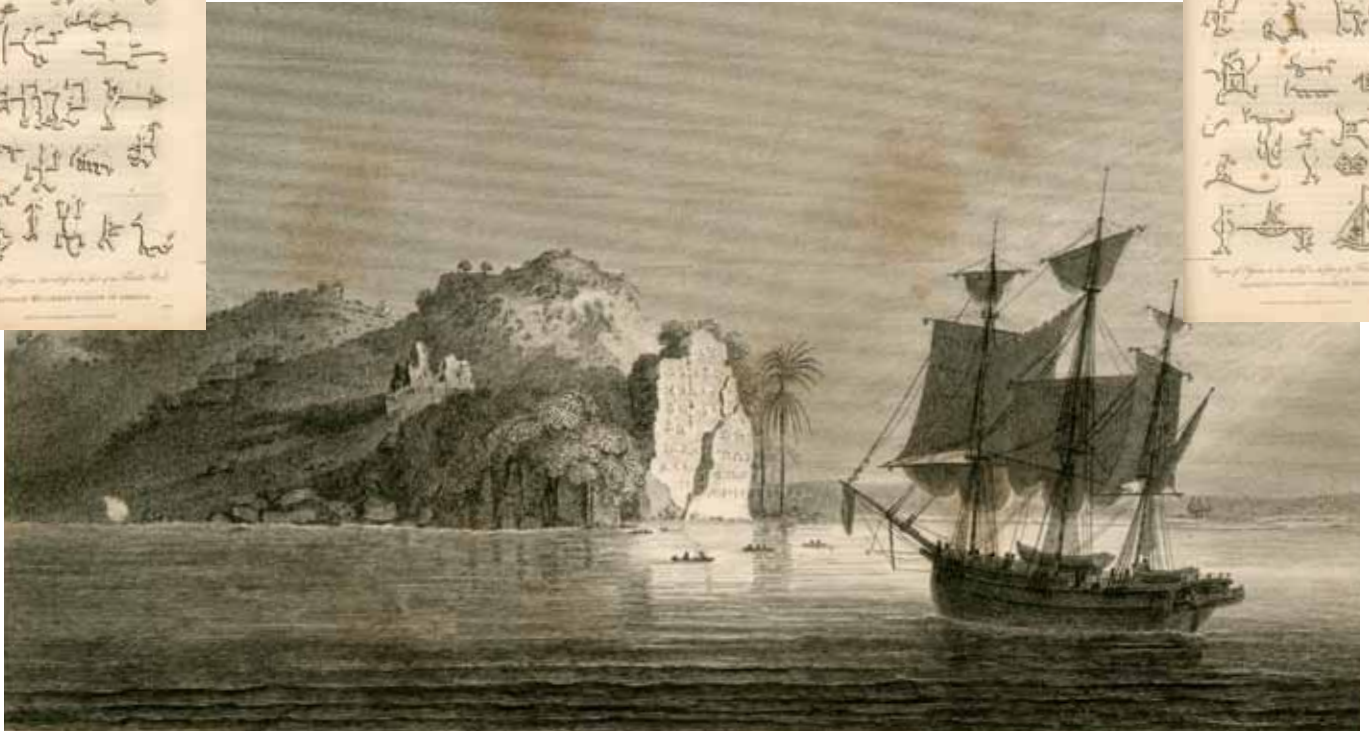
On parvint à récupérer le ceinturon et le journal de Mungo Park. C'est tout ce qui restait de cette pénible expédition. Ce récit fut confirmé, des années plus tard, par Clapperton en 1829 et par les frères Lander en 1832.

James Kingston **TUCKEY** (1776-1816) Sur le Zaïre

A la fin des guerres napoléoniennes, la flotte anglaise se recycle dans les voyages de découverte, les explorations géographiques et la recherche de nouveaux comptoirs commerciaux.

C'est ainsi que le capitaine Tuckey, officier de marine expérimenté, est désigné, en 1816, pour remonter le fleuve Zaïre, et tenter de savoir s'il s'agit bien du Niger, comme d'aucuns le prétendaient.

En 1816, les 56 membres de la goélette «Congo» arrivent au fleuve Zaïre, dont ils entreprennent la navigation dans l'enthousiasme, mais leur joie est de courte durée. Les «fièvres» terrassent les membres de l'expédition.

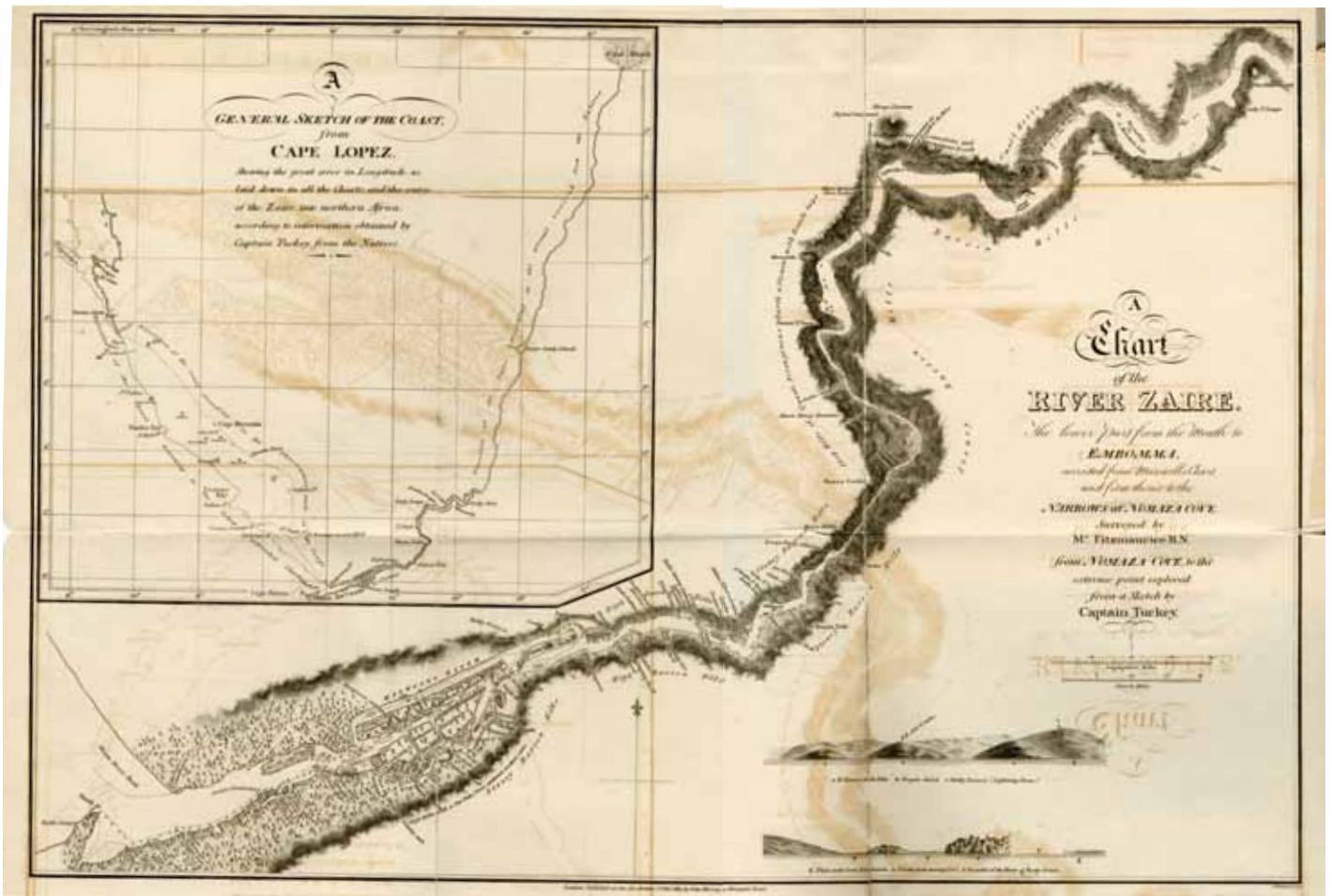


Nous nous trouvons ici à peu de distance de Boma, en face de «Fetich Rock», sur lequel les explorateurs ont identifié des bas-reliefs très anciens.

Arrivés aux cataractes (en amont de l'actuel Matadi), trente personnes, sous la direction de Tuckey, s'aventurent à pied dans la brousse, naviguent sur ce qui est navigable, dépassent les chutes de Yellala, contournent la boucle d'Inga, et poursuivent leur avancée vers le nord-est. Ils sont bientôt obligés de renoncer à cause de décès et de l'épuisement des survivants.

En effet, 18 personnes, dont Tuckey lui-même, trouvent la mort au cours de l'expédition; 14 d'entre elles avaient participé à l'épopée au-delà des cataractes. Trois autres personnes moururent sur le chemin du retour.

Au total, 21 morts parmi les 56 membres de l'expédition!



François LE VAILLANT (1753-1824) En Afrique du Sud (1780-1785)

François Le Vaillant est né en 1753 en Guyane hollandaise, l'actuel Surinam. Son père, originaire de Metz, y exerçait la fonction de consul, et profitait de ses loisirs pour constituer un cabinet de curiosité d'histoire naturelle. Le jeune François l'accompagnait et s'est découvert une passion de naturaliste. Après les insectes, il s'intéresse aux oiseaux, et s'initie à la chasse à la sarbacane et à l'arc indien. Il restera d'ailleurs toute sa vie un chasseur impénitent.

En 1763, les Le Vaillant rentrent en Europe et séjournent d'abord en Hollande, avant de rejoindre Metz. C'est là que François découvre le cabinet d'un passionné d'ornithologie. Au cours des années suivantes il séjourne en Allemagne, en Alsace et en Lorraine, et devient un excellent chasseur et un très habile taxidermiste.

En 1777, il se rend pour la première fois à Paris où il visite tous les cabinets de curiosités et d'histoire naturelle. Mais ce qui l'intéresse, ce sont les mœurs des animaux et il envisage bientôt d'aller les voir sur place.

Sa connaissance du hollandais et les relations qu'il a gardées en Hollande orientent son choix vers la colonie du Cap, et il s'embarque le 19 décembre 1780.



L'Afrique du Sud est une pomme de discorde entre la Hollande et la Grande-Bretagne, et lorsque Le Vaillant arrive sur place, il réside quelques mois à la baie de Saldanha et assiste avec désespoir à l'explosion du navire qui transporte ses bagages, son argent et ses collections.

Il peut néanmoins entreprendre son premier voyage d'exploration le 18 décembre 1781. Il reçoit de son protecteur du Cap, M. Boers, un esclave Hottentot nommé Klaas, qui va l'accompagner fidèlement, ainsi que sa femme, pendant tout son voyage.

Le Vaillant se dirige vers l'Est de la colonie avec les chariots à bœufs, typiques de la région, et est accompagné par une cinquantaine de Hottentots.



Le voyage s'effectue par les montagnes du Sud, à proximité de la mer, et les lourds chariots tirés par des bœufs, risquent souvent de dégringoler dans les ravins. Les populations rencontrées sont tantôt accueillantes, tantôt agressives.

Le gibier est abondant et Le Vaillant s'en donne à cœur joie en observant et en chassant une multitude d'oiseaux inconnus. Par ailleurs, les éléphants sont très nombreux et sèment parfois la panique lorsqu'un troupeau traverse le campement pendant la nuit.

C'est ainsi que la caravane arrive au pays des Gonaquois où les relations sont cordiales, et Le Vaillant, grand amateur de belles dames, y trouve de quoi satisfaire son goût des bons sauvages qui conservent encore, dans le désert qu'ils habitent, toute la pureté de leurs mœurs primitives.

Arrivé près de la Cafrerie, il doit réduire son bagage pour poursuivre car les Hottentots ont une peur bleue des Cafres. Le Vaillant préconise cependant des contacts respectueux et amicaux avec les populations locales et finit le plus souvent par établir de bonnes relations.

Après avoir observé les mœurs et coutumes des Cafres, Le Vaillant rejoint le camp de base où il a laissé le gros de sa troupe et prépare le retour vers le Cap.

Le 4 décembre 1782, il quitte ses amis Gonaquois et reprend la route par le Nord, voyage rythmé, comme de coutume, par des chasses et des études de comportement des oiseaux, mais aussi par quelques surprises, dont l'agression d'une armée de puces et quelques lions, ainsi qu'une invasion de sauterelles, gastronomiquement très appréciées par les Hottentots.

Le plus impressionnant reste cependant la rencontre d'une Hottentote assez particulière. Laissons la parole à Le Vaillant :

« Un chasseur avait découvert une Hottentote qui avait cette conformation particulière que, jusqu'à ce moment, j'avais pris pour une fable... J'étais en effet très curieux d'éclaircir ce point d'Histoire Naturelle et d'Histoire, que j'avais plus d'une fois trouvé consigné dans divers ouvrages et des romans.

Je savais que les femmes sauvages refusent à la curiosité ce qu'elles accordent à l'amour, distinction délicate qu'on ne s'attend pas à trouver dans le désert lorsqu'on y porte ses préjugés ...



Alors, confuse, embarrassée, tremblante, et, se couvrant le visage de ses deux mains, elle laissa détacher son petit tablier, et me permit de contempler tranquillement ce que le lecteur verra lui-même dans la copie fidèle que j'en ai tirée... Oui, lecteur, ce fameux tablier n'est qu'une mode, une affaire de goût...mais original, mais extravagant.

Puisque ma Hottentote a bien voulu faire le sacrifice de sa pudeur au progrès de mes études...le scrupule sied mal où la Nature n'a point placé la honte. »

Il s'agit en fait d'un considérable allongement des grandes lèvres.

Le Vaillant songe néanmoins à préparer un nouveau voyage.

La saison n'étant pas opportune pour l'entreprendre immédiatement, il en profite pour visiter toute la colonie hollandaise du Cap, et nous laisse un tableau savoureux de la vie patriarcale des Boers.

L'époque est troublée et l'on apprend au Cap qu'une mutinerie a éclaté à bord d'un navire français dans la baie de Saldanha. Le Vaillant y accompagne un officier français

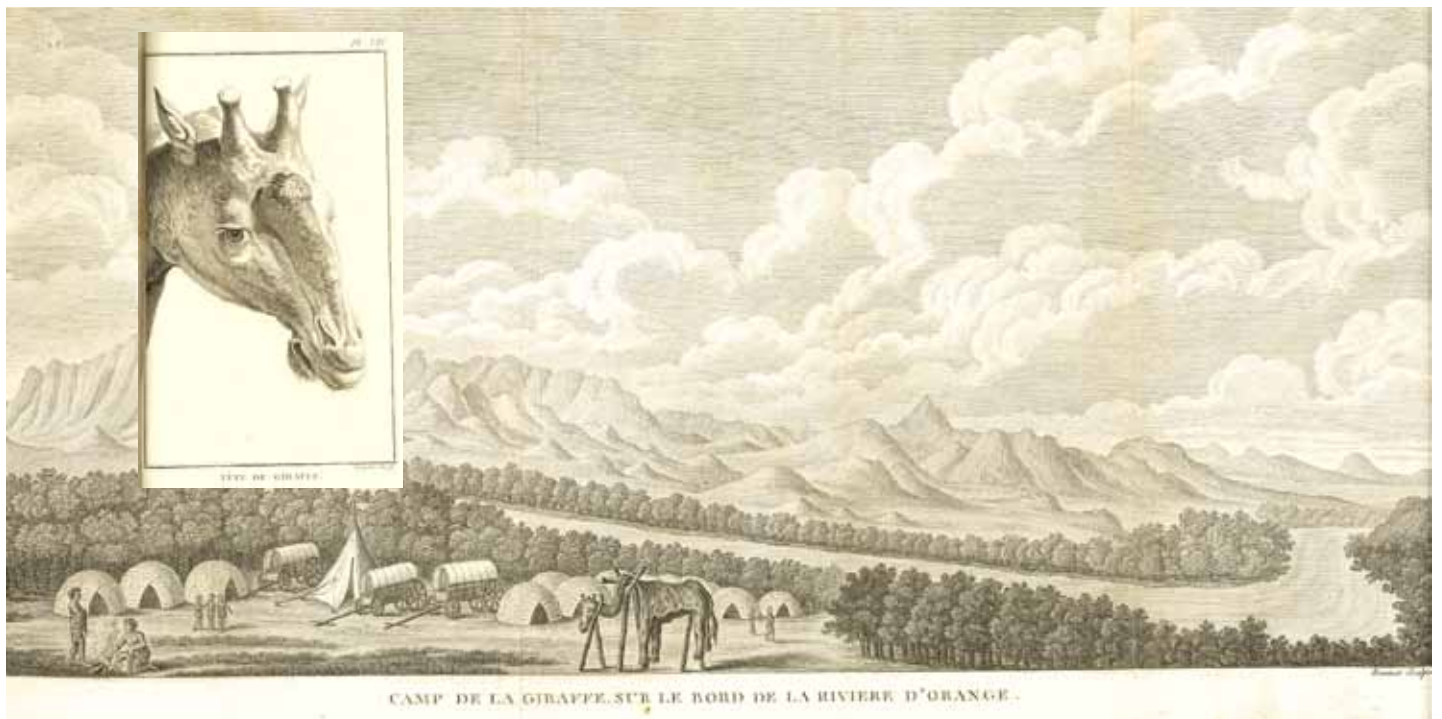
chargé de ramener l'ordre. Il a ensuite l'occasion de faire de nouvelles recherches ornithologique au Cap de Bonne Espérance.

Mais il est temps d'entreprendre un nouveau voyage, cette fois en direction du Nord-Ouest.

La préparation de l'expédition suivante prend du temps car il faut rassembler de quoi commercer avec les indigènes, trouver une équipe et embarquer le tout dans des chariots dotés chacun d'une vingtaine bœufs, ainsi que la nourriture sur pied tel des chèvres et des moutons. Ce n'est qu'en mai 1783 qu'un équipage de 20 personnes, 13 chiens, 10 chèvres, trois chevaux, trois vaches et 52 bœufs peut s'ébranler.



Le Vaillant et sa caravane cheminent ainsi en direction du Nord, entre la mer et les montagnes, dans des conditions bien souvent très difficiles en raison de la soif et du manque de pâturages qui lui fait perdre la majorité de ses bœufs, le forçant à abandonner ses chariots. Il rencontre heureusement Klaas Baster qui lui sauve la vie et lui fournit des bœufs. Il peut ainsi aller récupérer ses chariots et poursuivre sa route.



La caravane arrive ainsi, très péniblement, chez les Namaquois et s'installe au bord du fleuve Orange. C'est là que Le Vaillant tue la girafe mâle dont il va ramener la peau en Europe.

En décembre 1784, laissant sa caravane sur place, notre voyageur poursuit son expédition dans des régions totalement inconnues des Blancs.

Sans chariot, avec seulement quelques compagnons et quelques bœufs, il traverse le pays des Koraquois, des Kabobiquois et des Houzouânas, toutes ethnies avec lesquelles il établit d'excellents contacts.

Après être monté jusqu'au-delà du tropique du Capricorne, il retourne auprès de sa caravane, et tout l'équipage repart, en mai 1785, vers le Cap, avec de nouvelles difficultés et risques vitaux.

Tout au long de son voyage et de ses aventures, Le Vaillant n'a jamais oublié sa passion pour les oiseaux : il en ramena une collection incroyable. Il ne néglige pas pour autant les spécimens botaniques.

Le 14 juillet 1785, Le Vaillant s'embarque pour l'Europe. Après un passage en Hollande, il va s'établir à Paris pour mettre de l'ordre dans ses notes de voyage et vider les innombrables caisses de ses collections. Il avait en effet l'intention de publier le récit de ses aventures et de vendre à

l'État ses échantillons d'histoire naturelle, dont la fameuse peau de girafe.

Les négociations pour la vente des collections tournent court car les autorités scientifiques parisiennes n'ont que mépris pour cet autodidacte qui prétend leur en apprendre alors que sa seule vertu est d'avoir visité l'Afrique du Sud.

Le récit de son premier voyage paraît en 1790 et eut un franc succès, quoique sévèrement critiqué par les professionnels.

Les tumultes qui suivent la Révolution française ne facilitent pas les transactions pour la vente des collections. En 1793, Le Vaillant est considéré comme « suspect » et emprisonné pendant un an. Il négocie avec la Convention et parvient à vendre le reste en Hollande mais se trouve globalement ruiné. Maigre consolation, il reçoit la Légion d'honneur sous l'Empire...

En 1795 paraît le récit de son second voyage, et l'année suivante son « **Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique** », ouvrage remarquable qui reste une référence encore aujourd'hui.

Le Vaillant se retire dans une petite propriété en Champagne, où il se livre à sa passion pour la chasse et publie divers autres livres sur les oiseaux de différentes régions du monde.

C'est dans cette maison de campagne qu'il décède le 22 novembre 1824, âgé de 71 ans.



EXPLORATIONS ET CONQUÊTES

DU XIX^E SIÈCLE

Les sources du Nil

Depuis l'Antiquité, le mystère des crues du Nil et la localisation de sa source, ont excité les imaginations et provoqué d'innombrables explorations, toutes infructueuses. D'Hérodote (V^e s. avt J.C.) à Ptolémée (II^e s. de notre ère) se sont développées des conceptions non vérifiées, mais qui resteront ancrées dans l'imaginaire collectif jusqu'au XIX^e siècle : le Nil prendrait sa source quelque part au centre de l'Afrique, dans les mythiques « Montagnes de la Lune », et serait alimenté par deux ou trois grands lacs, voire même par le fleuve Niger.

Des générations de géographes ont entériné ces idées, et toutes les cartes se complaisaient à remplir le vide de l'Afrique centrale par des lacs et des cours d'eau que personne n'a vus, et parfois même par des animaux et des êtres fantastiques.

Il faut attendre le XVII^e siècle pour voir **deux Jésuites** remonter le Nil jusqu'au-delà de Méroé, et de suivre le Nil Blanc jusqu'à sa source, le lac Tana, en Abyssinie (Ethiopie), entre 1621 et 1635.

Cet exploit sera vérifié par James Bruce à la fin du XVIII^e siècle, mais le voyageur ignore superbement ses prédéces-

seurs, et prétend sans sourciller, avoir découvert « La » source du Nil, alors qu'il a négligé l'essentiel : le Nil Bleu. Bruce a heureusement d'autres découvertes à son actif.

Le problème reste donc entier en ce milieu du XIX^e siècle et quelques explorateurs célèbres vont s'atteler à résoudre un problème géographique vieux de 24 siècles.

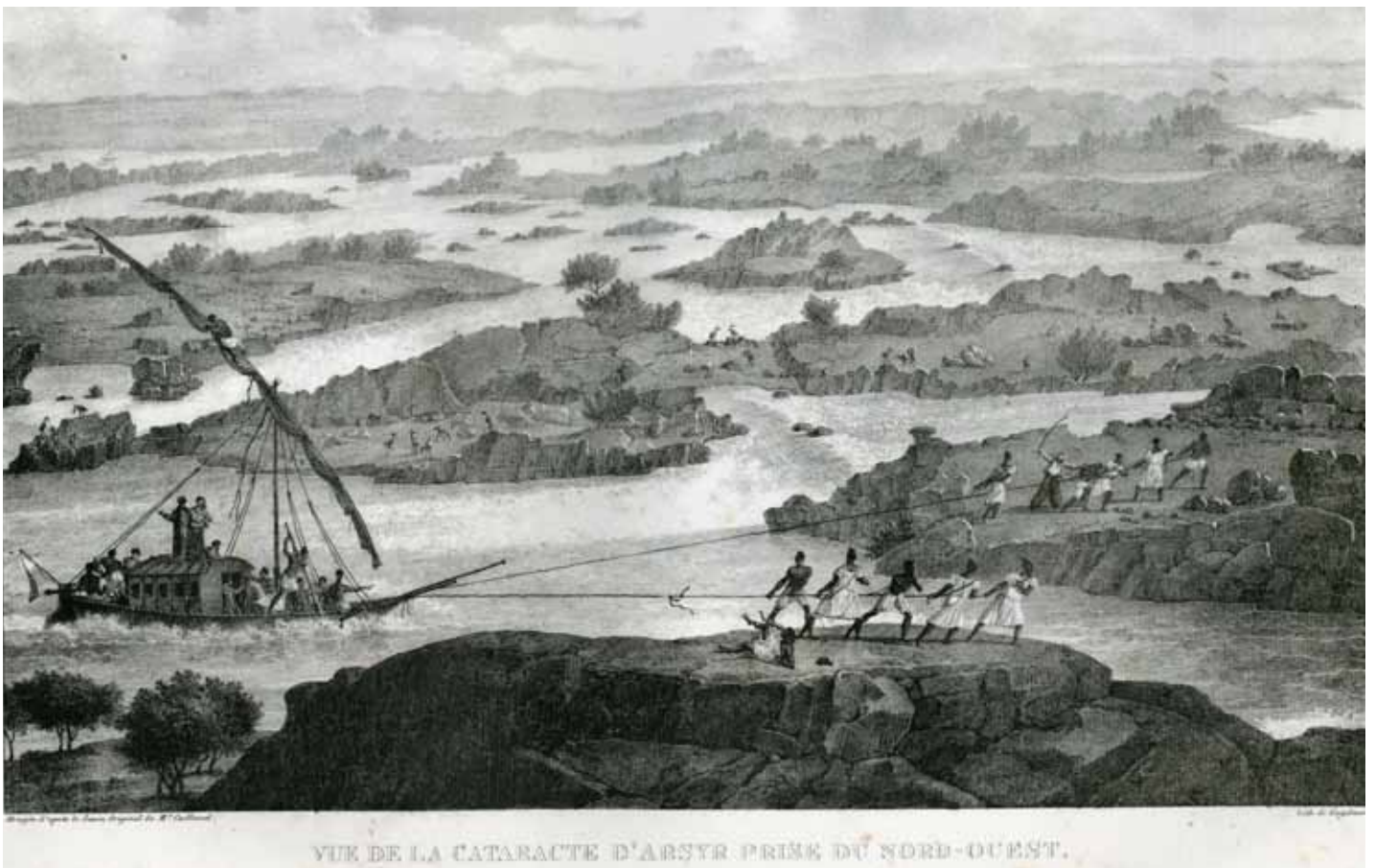
Quid du Niger ?

L'hypothèse, évoquée par Hérodote, que le Niger se jette dans le Nil est définitivement écartée par les deux voyages de Mungo Park (1795 à 1797, et 1805) et par la descente du fleuve par les frères Lander (1830-1832) et leur arrivée au delta du Niger, dans le golfe de Guinée.

Les prémices de la découverte.

Le Vice-roi d'Egypte Muhammad-Ali (1769-1849), fondateur de la dynastie qui régna en Egypte jusqu'en 1952, entreprend de remonter le Nil et fonde, en 1821, la ville de **Khartoum**, au confluent du Nil bleu et du Nil blanc.

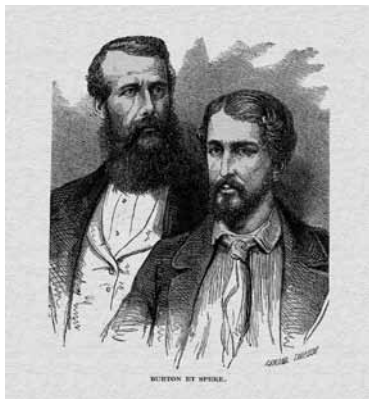
En fait, c'est l'installation à **Zanzibar**, en 1832, des Sultans arabes d'Oman et leur fructueux commerce d'ivoire et d'esclaves qui va ouvrir la voie vers le centre du continent.



Planches extraites du «voyage à Méroé» de Frédéric Cailliaud, 1823.

Burton, Speke et Grant

La percée vers les grands lacs (1857-1863)



Au cours de sa formation classique, **Richard Burton** (1821-1890) jeune et brillant Anglais, manifeste un don exceptionnel pour les langues. Devenu officier de sa Gracieuse Majesté britannique, il devient interprète dans l'armée des Indes. Burton est, de plus, un aventurier original et sera, en 1853, le premier Européen non musulman à visiter Médine et La Mecque, déguisé en pèlerin. Sa parfaite connaissance du monde islamique constitue un atout majeur pour l'entreprise qui nous occupe : la pénétration de l'Afrique centrale à partir de la côte orientale, qui nécessite la collaboration des trafiquants arabes.

En 1854, Burton rencontre à Zanzibar un autre brillant officier des Indes, **John Hanning Speke** (1827-1864), grand chasseur devant l'Éternel, talent bien utile au cœur de l'Afrique.

La mission que leur confie la Société royale de géographie de Londres n'est autre que la recherche des grands lacs des Monts de la lune, supposés être les sources du Nil.

En 1857, nos deux officiers organisent à Zanzibar leur voyage d'exploration.

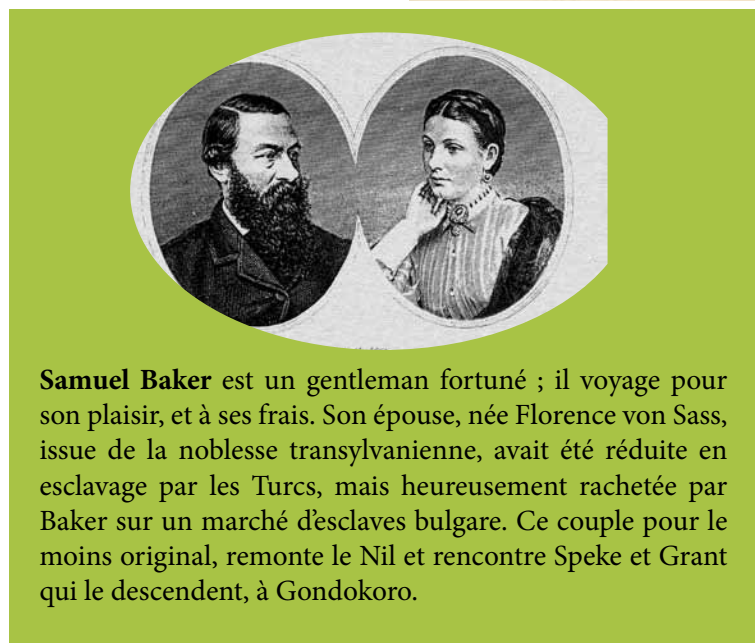
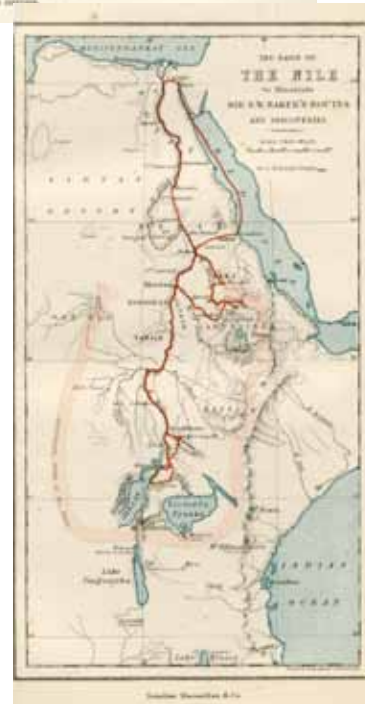
Les conditions de voyage de Burton et Speke sont comparables à celles de leurs prédécesseurs. Ils ont néanmoins l'avantage de connaître l'efficacité préventive de la **quinine**, ce qui ne les empêche d'ailleurs pas de présenter de graves accès de fièvre, dus au manque de standardisation du traitement.

Les **maladies** qui terrassent les voyageurs en Afrique au XIX^e siècle restent souvent mystérieuses ; il en est ainsi de l'étrange paralysie dont Burton fut victime. Certaines affections, apparemment banales, revêtent un caractère désagréable comme les ophtalmies contagieuses qui handicapent les membres de l'expédition.

Le voyage se poursuit néanmoins, et, le 13 février 1858, nos explorateurs finissent par toucher au Tanganyika. Dans son euphorie, Burton se persuade que ce lac, et la rivière qu'on lui dit située à son extrémité septentrionale,

sont les sources du Nil. Heureux de sa découverte et handicapé par la maladie, il se repose à Kazeh (Tabora).

Speke profite du repos forcé de Burton pour partir avec Grant vers le nord et découvre bientôt un autre lac, beaucoup plus grand, qu'il baptise du nom de la reine Victoria; plus important encore, il constate que ce lac est à une altitude plus élevée que le Tanganyika, et en conclut qu'il s'agit de la vraie source du Nil, et il rentre à Tabora.



Samuel Baker est un gentleman fortuné ; il voyage pour son plaisir, et à ses frais. Son épouse, née Florence von Sass, issue de la noblesse transylvanienne, avait été réduite en esclavage par les Turcs, mais heureusement rachetée par Baker sur un marché d'esclaves bulgare. Ce couple pour le moins original, remonte le Nil et rencontre Speke et Grant qui le descendent, à Gondokoro.

Le mythe aux pieds d'argile.

Livingstone, c'est le prototype du héros victorien, célèbre de son vivant pour son courage, son endurance et sa modestie ; c'est le modèle du missionnaire qui ajoute l'étude de la médecine à sa formation théologique pour mieux servir les peuples déshérités ; c'est un grand explorateur qui ouvre l'Afrique centrale à la civilisation.

Les études historiques de la période postcoloniale ont cependant fourni une version plus nuancée de la vie de ce « héros contradictoire » (Jeal, 1973).

À travers l'analyse du mythe Livingstone, on perçoit l'ambiguïté d'une aventure humaine qui, au nom de nobles idéaux de lutte contre l'esclavage et de promotion du bien-être matériel et du progrès, aboutit, vingt ans plus tard, à un régime colonial contraignant.

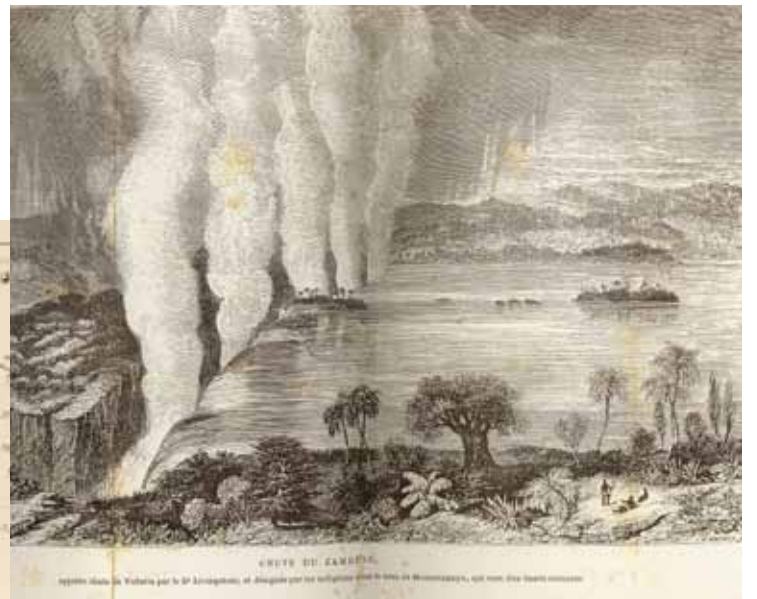
Une vie riche et tumultueuse.

Livingstone est né en 1813, à Blantyre, non loin de Glasgow. Très jeune, il travaille durement dans une filature. D'un milieu modeste et très dévot, il décide bientôt de porter le message évangélique aux Chinois déshérités. En 1838, il entre à la London Missionary Society (LMS) et obtient de faire des études médicales. Ses débuts comme prédicateur sont lamentables, la Guerre de l'opium (1839-1842) ferme la porte de la Chine aux missionnaires britanniques, et il tombe malade. La LMS décide de l'envoyer en

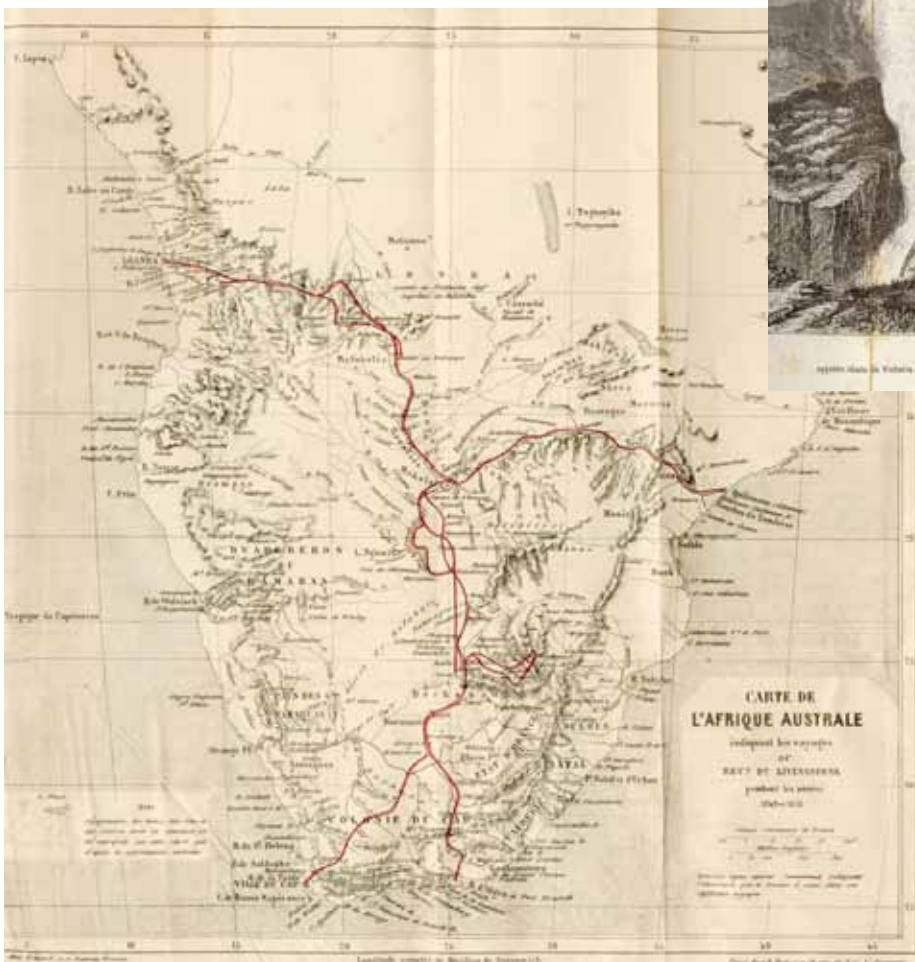
Afrique du Sud et l'autorise à poursuivre sa formation médicale. En 1840, il obtient, de justesse, le titre de Licencié de la *Royal Faculty of physicians and surgeons* de Glasgow.

Le 8 décembre 1840, David Livingstone s'embarque sur un voilier pour l'Afrique australe, où il arrive le 15 mars 1841 après un détour par le Brésil.

Commencent alors d'incessants voyages dont l'un des premiers faillit coûter la vie au jeune missionnaire-médecin: il est attaqué par un lion qui lui fracture l'humérus, et il ne doit la vie qu'à l'intervention rapide d'un adjoint noir.



Il se rend à Kuruman, importante station de la LMS en lisière du Kalahari, et y rencontre Robert Moffat qui a déjà exploré le Nord. Les bonnes relations avec la famille font qu'en 1845, David épouse Mary, la fille de Robert, et ils voyagent de concert, bientôt accompagnés par leurs enfants.



A partir de 1849, l'objectif est le **Zambèse**, fleuve qu'il atteint bientôt, et il poursuit son voyage vers le nord-ouest, et arrive épuisé à Loanda, en mai 1854.

De 1854 à 1856, c'est la célèbre **traversée de l'Afrique**, d'Ouest en Est, de Loanda à Tété et Quelimane, et surtout la découverte des **chutes Mosiotunya** que Livingstone rebaptise du nom de la reine **Victoria**.

De 1856 à 1858, c'est le retour triomphal en Angleterre où Livingstone est considéré comme un héros : le mythe prend forme et le pasteur-médecin- explorateur est célébré de toutes parts.



David Livingstone repart en Afrique pour explorer plus en détail le **Zambèse** en vue de l'implantation du commerce et de l'introduction du christianisme dans ces régions considérées comme défavorisées. L'expédition est dotée de pas mal de moyens, dont un bateau à vapeur (qui se révèle cependant plutôt Asthmatique, comme on le surnomme- ra), et accompagnée par d'autres Européens, dont le frère

de David, Charles, et par le docteur Kirk, puis Meller. La présence d'un médecin est bien utile dans ces régions infestées de mouches tsétsé, de maladies parasitaires, de fourmis voraces et autres bêtes féroces. Le premier bénéficiaire est d'ailleurs David lui-même qui souffre de douleurs liées à sa fracture mal consolidée de l'humérus, de fièvres, de dysenterie chronique et de saignements hémorroïdaires et d'infections cutanées purulentes.

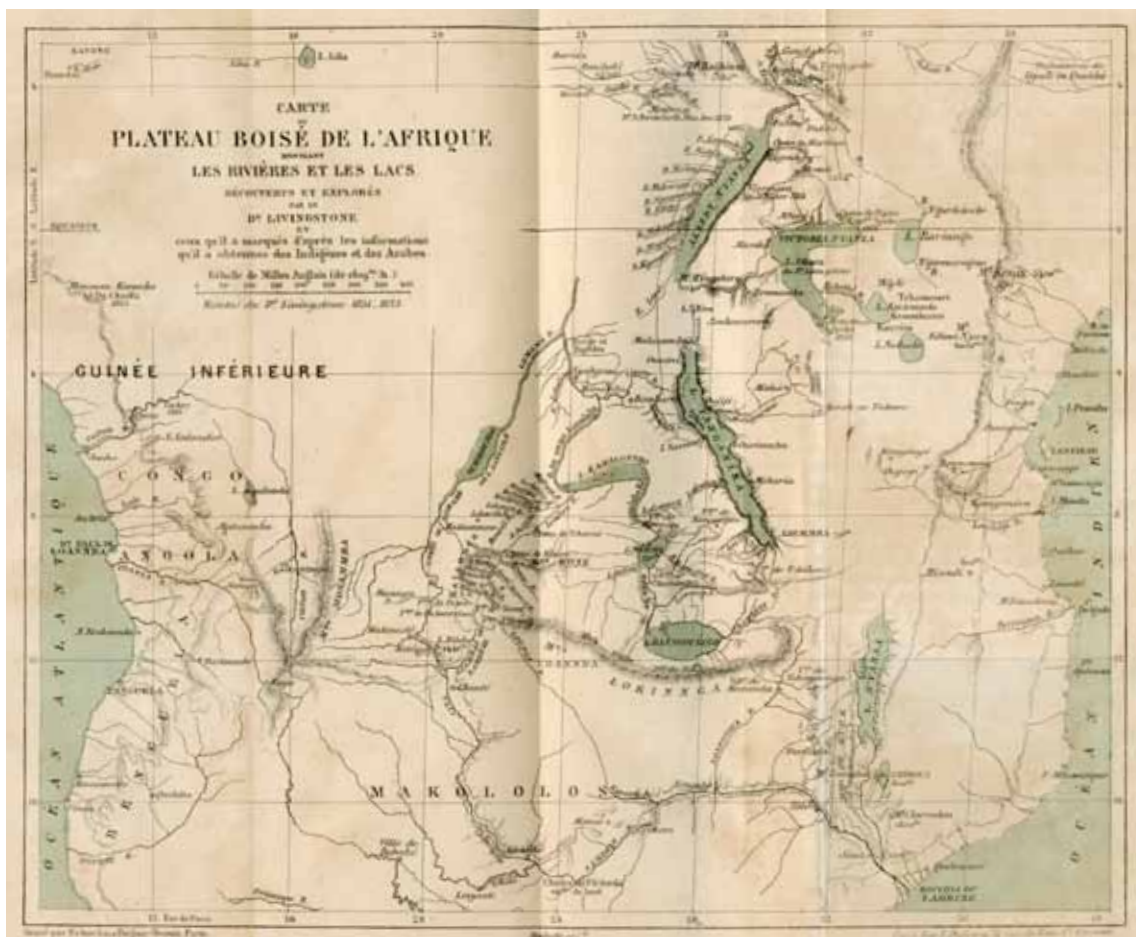
Les aléas de la vie africaine font se succéder les fêtes, les accidents, les moments de détente, les observations des techniques et mœurs locales et la beauté grandiose de la nature.

En 1862, **Mary Livingstone** rejoint son mari mais est rapidement atteinte par une fièvre rebelle. Malgré les soins attentifs de son époux et du docteur Kirk, elle décède et est inhumée sur place. David s'en ressentira toujours coupable.

Le voyage se poursuit néanmoins, mais la mission peut être considérée comme globalement décevante, et le retour en Angleterre est bien moins glorieux que la fois précédente.

Livingstone voulait toujours porter son message évangélique aux Africains, mais, après l'échec relatif de la mission du Zambèse, il eut bien du mal à trouver un mécène. La Geographic Society et le Gouvernement britannique finirent par lui accorder un petit pécule, mais à condition qu'il s'attache à éclaircir les problèmes résiduels des **Grands lacs** et des fleuves d'Afrique centrale.

Livingstone repart donc en 1866, accompagné seulement de quelques fidèles Makololos, et l'on n'entend plus parler de lui.





On apprendra plus tard qu'aucun ennui de santé ne lui a été épargné, qu'il a miraculeusement survécu à une pneumonie, qu'il a souffert d'une furonculose évoluant vers d'horribles plaies, pour finir par des ulcères tropicaux qui le contraignent à rester confiné dans sa hutte pendant 80 jours.

C'est ainsi qu'il finit par arriver à Ujiji, où Stanley le retrouve en 1871.

Après la circumnavigation du Tanganyika en compagnie de Stanley, Livingstone décide de poursuivre ses investigations géographiques et sa lutte missionnaire.

Au cours de son périple, Livingstone est confronté au problème de l'esclavage qui est en plein essor dans cette région.



Au début de l'année 1873, Livingstone est à nouveau terrassé par des hémorragies rectales profuses, se trouve à court de vivres et doit subir l'agression de colonnes de fourmis rouges.

Affamé, misérable, épuisé par la fièvre et la maladie, il poursuit sa quête dans les épouvantables conditions que l'on imagine. Il accepte enfin de recourir à une moustiquaire, qu'il considérait comme un objet de luxe.

Épuisé, Livingstone arrive à Chitambo, porté par ses compagnons, et il tente un dernier recours au calomel (mercure) pour se soigner.

Le 1 mai 1873, ses amis le trouvent agenouillé au pied de son lit de camp, écroulé, la tête entre les mains.



David Livingstone n'est plus

Après son décès, ses fidèles compagnons africains préparent son corps en vue de sa conservation, et de leur propre initiative, le ramènent à Zanzibar : quelques 1500 km à travers la brousse et la montagne.

Vous avez dit sauvages ?

Un navire britannique ramène le corps en Angleterre, et l'autopsie confirme qu'il s'agit bien de Livingstone grâce à la fracture non consolidée de l'humérus, provoquée par un lion en 1843.

Les funérailles sont grandioses. Stanley, associant une nouvelle fois son nom à celui de Livingstone, tient l'un des cordons du poêle.

L'illustre pasteur-médecin- explorateur repose depuis à Westminster.



**Le culte de la personnalité
 au service de l'exploration.**

Personnage peu banal que ce Stanley !

Enfant illégitime, né le 10 juin 1841 au pays de Galles, et baptisé John Rowlands, du nom de son grand-père, il se retrouve bientôt à l'orphelinat, dont il s'échappe pour s'engager comme mousse sur un navire en partance pour la Nouvelle-Orléans. Il y est recueilli par un commerçant aisé qui lui donne son nom, celui qui deviendra célèbre, Henry Morton Stanley.

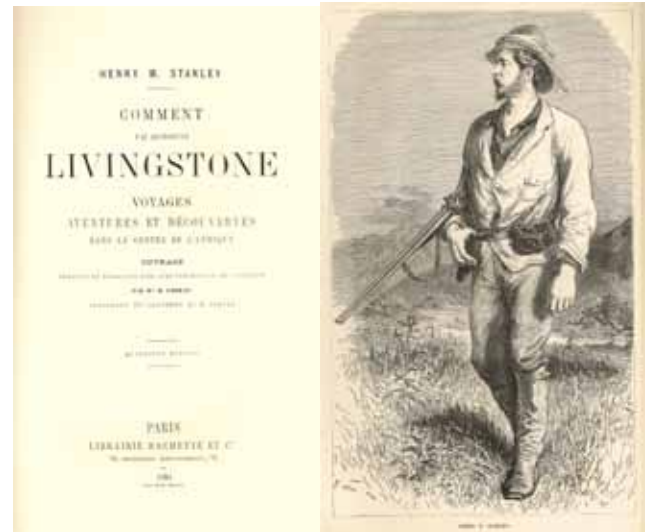
Envoyé dans l'Arkansas, il découvre le sort des esclaves noirs, ce qui ne l'empêche pas de s'engager dans l'armée Sudiste lorsqu'éclate la Guerre de Sécession, en 1860.

Fait prisonnier par les Yankees, il s'engage sans états d'âme dans les troupes Nordistes. Après avoir décrit avec succès une bataille pour un journal, il trouve sa voie : il sera journaliste.

Il effectue des reportages risqués sur les rivières de l'Ouest américain et chez les Peaux-Rouges. Remarqué par l'influent journal « New York Herald », il est chargé de suivre les campagnes militaires en Abyssinie, avant de témoigner de la révolution en Espagne.

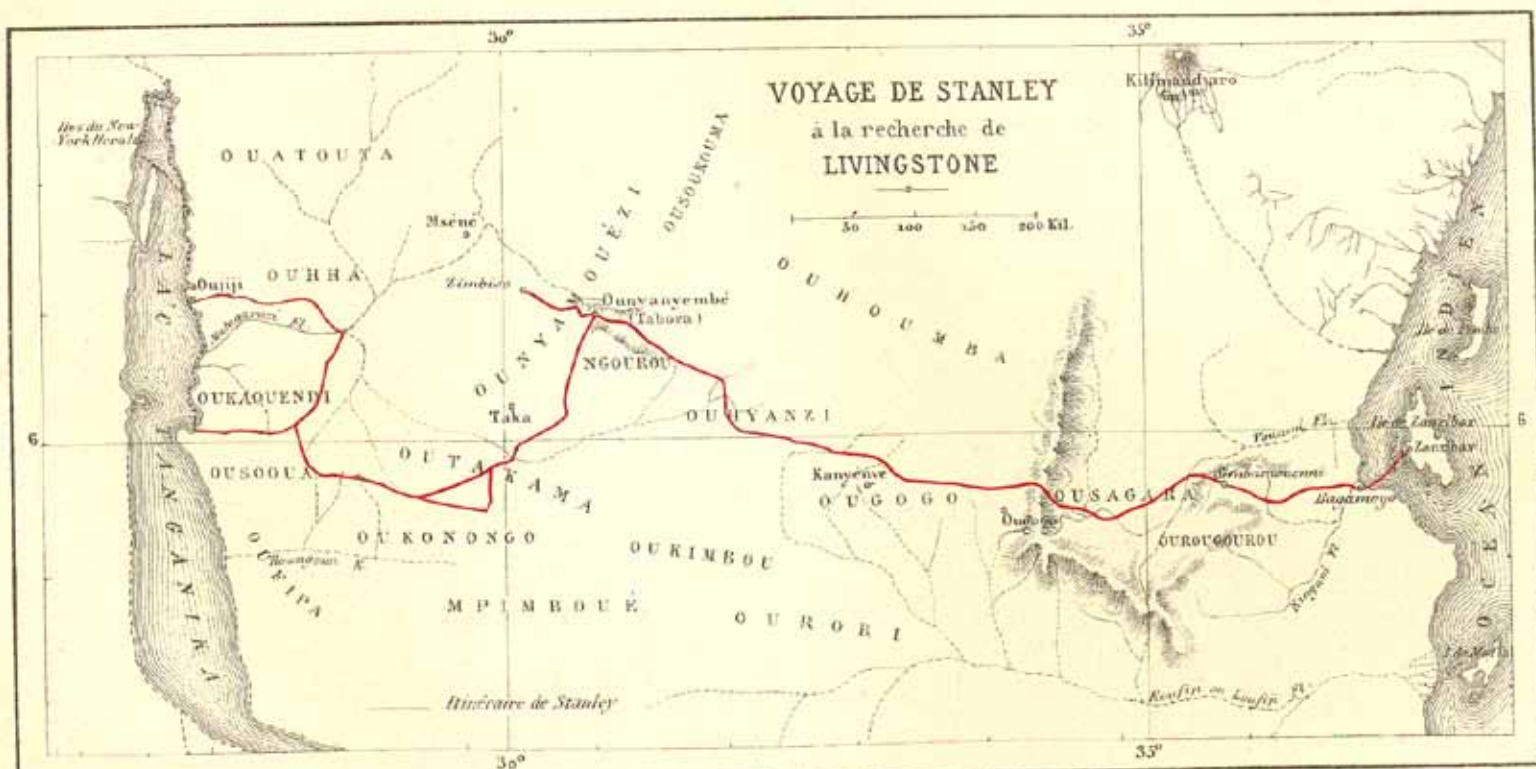
Le destin de Stanley est définitivement scellé en 1869, lorsque le directeur de son journal, James Gordon Bennett, lui donne pour mission de retrouver Livingstone, perdu quelque part au milieu de l'Afrique !

1. À la recherche de Livingstone (1871-1872)



Après un voyage au Moyen Orient, il assiste à l'inauguration du canal de Suez (novembre 1869) et arrive en janvier 1871 à l'île de Zanzibar, appartenant au royaume d'Oman et carrefour de tous les trafics avec l'intérieur du continent, essentiellement des esclaves et de l'ivoire.

Stanley se révèle être un organisateur-né, et comme il a les moyens illimités de son journal, il met sur pied une luxueuse caravane dotée 30000 m. de tissu, 3650 colliers de perles, 160 kg. de fil de laiton pour acheter la nourriture et payer le « hongo » ou droit de passage ... sans oublier quelques bouteilles de champagne pour célébrer sa future rencontre avec Livingstone !



Il engage deux Blancs qui ne survécurent pas au voyage, un interprète arabe, et 18 « askaris » ou soldats.

En février 1871, il embarque son équipement et ses hommes pour Bagamoyo, sur le continent africain. Là, il engage 157 « pagazis » ou porteurs, deux cuisiniers, un porteur de fusil et un traducteur : au total, 192 hommes et 6000 kg. de charge. L'aventure peut commencer, sous pavillon américain, bien sûr !

Stanley savait, par ses lectures de récits d'autres explorateurs, que les rébellions et les désertions étaient fréquentes dans les caravanes. C'est pourquoi il adopte d'emblée un mode de commandement plutôt ferme, occasionnellement brutal... ce qui correspond assez bien à son tempérament. Il n'hésitera pas à employer de temps à autre le fouet, voire des chaînes d'esclaves. Livingstone était plus pondéré, mais il voyageait avec un très petit nombre de personnes.

La première étape est la ville de **Tabora**, où l'expédition arrive, après bien des difficultés et des privations, au bout de trois mois. La saison des pluies n'a pas arrangé les choses.

Le récit de Stanley rapporte toutes ces péripéties avec son incontestable talent de journaliste, mais est également parsemé d'observations sur les populations rencontrées et leurs coutumes.

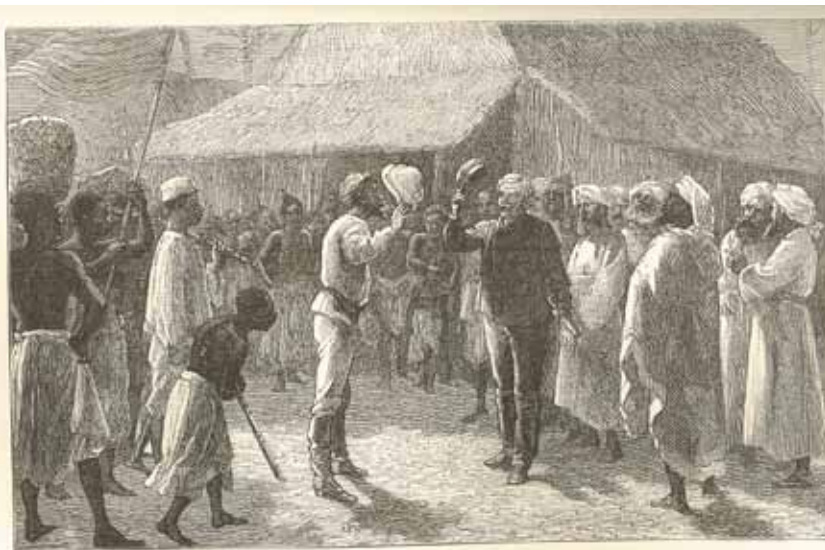
La caravane de Stanley fut bien accueillie à Tabora, mais les Arabes étaient en guerre avec **Mirambo**, chef des Wanyamwezi, auxquels ils avaient pris le monopole du commerce avec l'intérieur. En guise de représailles, Mirambo bloquait les routes vers le Tanganyika et Ujiji. Stanley prêta donc main forte aux trafiquants Arabes dans un combat qui ne fut cependant pas victorieux.

jeune esclave, qu'il baptisa **Kalulu**, et auquel il s'est attaché, au point de le considérer comme son fils adoptif et de le ramener en Angleterre et aux Etats-Unis.

Les Arabes avaient appris que Livingstone était à Ujiji. Après un séjour de trois mois à Tabora, il fallait poursuivre la route dans des conditions encore compliquées par l'hostilité de Mirambo. Stanley dut donc faire un détour par le Sud, pour enfin arriver au Tanganyika.

Le 10 novembre 1871, Stanley avait atteint son but, et il aborda l'éminent pasteur-médecin-explorateur avec ce mot resté célèbre : « **Doctor Livingstone, I presume ?** »

Livingstone réussit à convaincre Stanley, pressé de rentrer pour publier son scoop, de l'accompagner au nord du lac Tanganyika afin d'explorer la rivière Rusizi, et constater



qu'elle coule bien vers le lac et ne peut donc pas être la source ou un bras du Nil.

Satisfaits, les deux hommes et leur caravane retournent à Ujiji et prennent la route de Tabora où ils font leurs adieux : Livingstone attend des moyens pour poursuivre sa quête, et Stanley se hâte de rentrer.

Le voyage jusqu'à Bagamoyo fut rapide mais semé des habituelles embûches. Le passage de la Makata fut d'autant plus périlleux qu'il fallait à tout prix ramener les carnets et les lettres de Livingstone... et Stanley y veilla !

Stanley aura fait 3600 km. en 411 jours et il rentra par les Seychelles, Aden et Marseille. C'est l'occasion de faire quelques photos souvenir avec Kalulu et Selim.



L'état de santé des trois Blancs n'était guère brillant. L'un avait été laissé en arrière avec un éléphantiasis, l'autre était dépressif et chroniquement fiévreux, et Stanley souffrait de violents accès de fièvre, dont l'un le laissa en coma pendant une semaine.

Pendant son séjour à Tabora, Stanley reçut en cadeau un



2. À travers le continent mystérieux (1874-1877)

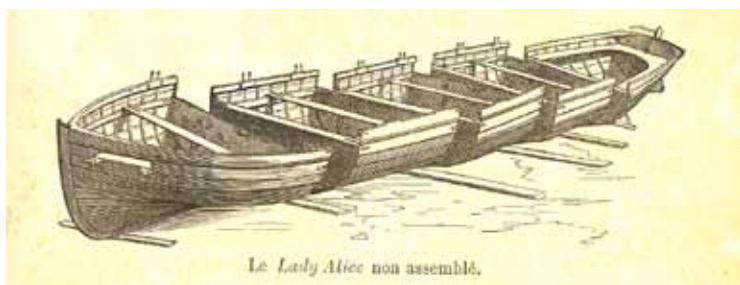


Après sa légendaire rencontre avec Livingstone, en 1871, Stanley est envoyé par J.G. Bennett, le directeur du journal « The New York Herald » en Espagne, puis en Côte d'Or (Ghana) où il assiste à la chute de Kumasi par l'armée britannique.

En 1874, il apprend le décès de Livingstone, et se voit très bien comme son remplaçant pour délivrer le continent mystérieux de l'esclavage et pour l'ouvrir à la lumière du christianisme et du commerce, et pour percer les derniers mystères des grands lacs et des fleuves de l'Afrique centrale.

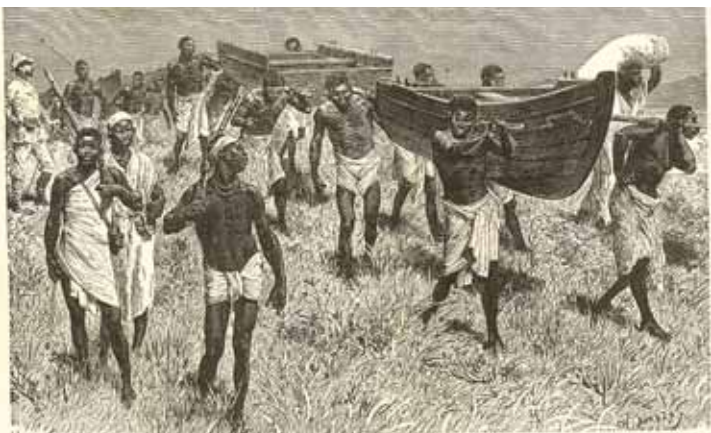
Stanley réussit à faire financer une « **Anglo-American Expedition** » par le « Daily Telegraph » anglais et le « New York Herald » américain, l'une des expéditions les mieux dotées que l'on ait jamais vues.

Il commence par faire construire un bateau démontable le « **Lady Alice** » en hommage à une jeune et riche américaine qui n'aura pas la patience d'attendre le retour de son explorateur pour se marier avec un concurrent...



Les préparatifs sont rondement menés avec le recrutement de trois jeunes britanniques, de Kalulu, d'un matériel abondant et enfin, à Zanzibar, de porteurs et de soldats et surveillants armés, dont 23 vétérans, les capitaines.

Le 17 novembre 1874, la caravane de 356 hommes quitte Bagamoyo pour l'intérieur, avec pour premier objectif le lac Victoria en évitant Mirambo.



Le voyage présente les habituelles difficultés liées aux désertions, au « hongo » ou droit de passage qu'il faut patiemment négocier et aux problèmes d'approvisionnement d'une pareille foule en saison sèche. La disette s'installe rapidement et, en janvier 1875, Edward Pockock, l'un des Anglais, décède du typhus et 22 hommes meurent dans des combats avec des populations hostiles.

Il ne reste plus que 170 porteurs en bonne condition pour se charger des 30 kgs d'usage, mais la discipline de fer de Stanley et son incroyable énergie font que la caravane arrive, le 27 février 1875, à Kageyi, sur le lac Victoria.

Peu d'Occidentaux avaient vu ce lac dont l'allure était encore inconnue. Stanley entreprend donc sa circumnavigation avec quelques hommes, et laisse le gros de la troupe à Kageyi. D'étranges rumeurs circulaient entre les porteurs à propos d'hommes avec un appendice caudal et de cannibales, fantômes que les Noirs partageaient avec les Blancs : les préjugés sur l'étrangeté et la méchanceté de l'Autre sont en effet universels. Le cannibalisme était rare en Afrique, et le plus souvent lié à un contexte rituel.



Quoiqu'il en soit, Stanley arrive chez le roi du Buganda, **M(u)tésa**, et il est terriblement impressionné par le faste de la réception et le luxe de la cour et par la beauté des vêtements. Il place donc d'emblée ce peuple à un degré de civilisation supérieur à d'autres sociétés, ce qui est bien dans l'esprit de l'époque.

Lorsque Mutésa convie Stanley à le suivre dans sa capitale, Rubaga, Stanley est définitivement sous le charme, et se dit que ce roi-là, il est de son devoir de le convertir au christianisme pour lui faire franchir un nouveau pas vers la vraie civilisation. Et, officiellement, il y parvient, même si la conversion de Mutésa est de nature plutôt politique, vu sa prémonition de la puissance des Blancs, pour contrer les ambitions islamiques du Soudan et des Arabes de l'Est.

Stanley quitte Rubaga pour aller chercher le reste de l'expédition à Kageyi. En arrivant, il apprend que Frederick Barker, un deuxième Blanc, est décédé de fièvre intermittente ; un de ses anciens fidèles, Mabruki Speke, est également mort.

À défaut d'une escorte suffisante, Stanley doit effectuer le transfert par étapes et évite pas un conflit violent avec les habitants des îles de Bumbire. Il prend des otages à Bumbire et après avoir reçu un renfort de Mutésa, il organise une expédition punitive qui fait des dizaines de morts parmi les guerriers haya. Lorsqu'on apprend cet événement, un an plus tard, en Europe, les réactions indignées fusent

de toutes parts et Stanley est déconsidéré.

Sur le terrain cependant, Stanley assiste Mutésa dans un conflit avec les insulaires de Vuma, sur le lac Victoria. Il est une nouvelle fois impressionné par l'ampleur des moyens déployés, et dénombre quelques 230 canots de guerre et une armée de plus de 200000 hommes

Stanley en profite pour continuer d'instruire religieusement Mutésa et de s'informer de l'histoire et des traditions du Buganda.

Le 26 novembre 1875, il part vers le « Muta Nzige » et, malgré une escorte de 2000 Ganda, il prend des risques puisque le roi local ne supportait aucun étranger sur son sol. Le 11 janvier 1876, ils arrivent au lac que l'on nommera lac Georges, mais sont bientôt obligés de prendre la fuite.

Cette fois, Stanley prend le chemin du Sud, vers le Tanganyika et rencontre l'aimable roi du Karagwe, puis pénètre dans la zone d'influence de **Mirambo**. Stanley finit par rencontrer ce personnage redouté, mais qui lui semble fort sympathique, au point de devenir son frère de sang par un rite typiquement africain.

Le 27 mai 1876, l'expédition atteint Ujiji, centre bien connu du trafic d'ivoire et d'esclaves dont le principal artisan est le célèbre marchand swahili Tippo-Tip.

Avant de tenter l'aventure en direction du Lualaba, Stanley effectue en 51 jours une circumnavigation du Tanganyika. La perspective de l'entrée dans une région inconnue et des dangers de la forêt vierge fait que 40 des 170 membres de la caravane désertent. Stanley traverse le Tanganyika avec

ce qui reste et atteint le Lualaba le 17 octobre 1876.



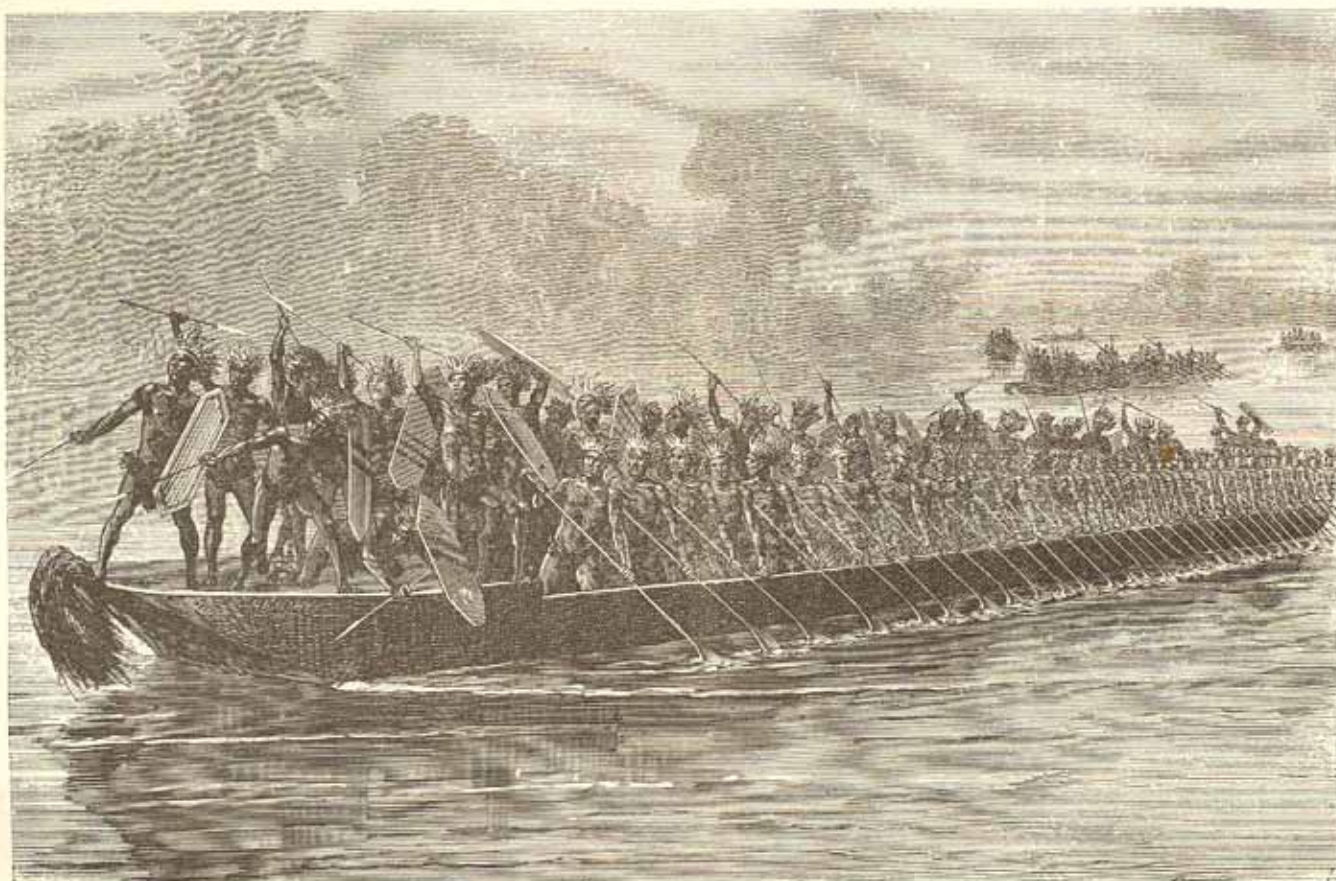
Tippo-Tip (ci-contre) était devenu un personnage incontournable dans cette région, et Stanley doit négocier avec lui. Lors de leur rencontre à Kasongo, il lui propose de l'accompagner pendant 60 jours, pour 5000 dollars, à partir de Nyangwe, dernier établissement swahili, avant d'affronter l'inconnu.

Le 5 novembre 1876, débute un pénible voyage dans la forêt. Stanley rebaptise le Lualaba en « Livingstone » et divise la colonne en deux, une partie sur la terre ferme, et l'autre avec le Lady Alice et quelques canots.

Les conditions de voyage deviennent effroyables : la variole et la dysenterie font des ravages, les escarmouches avec les habitants se multiplient et le moral des troupes s'effondre. Le 22 décembre 1876, Tippo-Tip retourne à Nyangwe.

Le 28 décembre 1876, il affronte le fleuve avec les 143 hommes, quelques femmes et enfants, deux ânes, deux chèvres et un mouton qui lui restent !

La **descente du fleuve Congo** ne fut pas une sinécure, entre cannibales et cataractes. Stanley dut affronter à 32 reprises les populations locales qui n'avaient jamais vu de Blancs, encore moins leurs armes à feu, et redoutaient toute arrivée d'étrangers. On comprend d'autre part que, dans de telles conditions, l'approvisionnement en nourriture était souvent une gageure.



Grand canot de l'Akouhouimi.

Les combats les plus rudes eurent lieu au Nord, là où il restait de vieux mousquets portugais, souvenir du commerce intérieur depuis la côte atlantique. De plus, les guerriers Ngala de cette région ont toujours eu une réputation d'agressivité et de courage qui en a fait les premiers engagés de la Force Publique encore à venir.

A partir de ce que nous connaissons sous le nom de Stanley-Pool, à hauteur de Kinshasa, un nouveau et périlleux obstacle surgit : les **cataractes**. Pour les survivants épuisés d'une aussi longue et difficile expédition, ce fut la partie la plus douloureuse du voyage.

Stanley assiste impuissant à la perte du canot de son fils adoptif africain Kalulu auquel il était tendrement attaché et auquel il avait consacré, en des temps meilleurs, un livre pour la jeunesse « *My Kalulu* ».



La Lupa-Blanc sur les rapides.

La navigation sur cette partie du fleuve Congo défie les forces humaines, et l'aborder en premier, sans savoir vers quel gouffre on est précipité, est presque du suicide. Le troisième Blanc, Franck Pocock, y laisse à son tour la vie. Par la voie terrestre, les choses ne sont pas plus simples, et l'on imagine les efforts surhumains demandés aux survivants harassés pour creuser un passage dans la forêt et pour hisser les lourdes pirogues.

On approche cependant de Boma. La dernière partie du fleuve avait, on s'en souvient, été cartographiée par Tuckey en 1816, mais au prix de quelles pertes ! Devant l'état d'épuisement de sa troupe affamée, Stanley craint de ne jamais atteindre ce centre commercial et décide de s'arrêter et d'envoyer quelques hommes pour aller chercher

de l'aide. Il leur confie une lettre pathétique qui est restée célèbre :

« A n'importe quel gentleman résidant à Embomma et parlant anglais.

Village de Nsamnda, 4 août 1877.

J'arrive de Zanzibar avec 115 personnes, hommes, femmes et enfants. Nous mourons de faim. ...

C'est pourquoi je prends la liberté de vous envoyer cette lettre pour implorer votre assistance. ...

P.S. Comme il est possible que vous ne connaissiez pas mon nom, j'ajoute que c'est moi qui ai retrouvé Livingstone en 1871. »

Les commerçants de Boma montent rapidement une expédition de secours, et Stanley et sa caravane arrivent à Boma le 9 août 1877.

Après « 999 jours » et 11500 km, la traversée de l'Afrique d'Est en Ouest est réalisée et le cours du fleuve Congo est enfin élucidé.

Stanley et ses compagnons sont fêtés à Boma, Kabinda et Luanda, avant d'être reconduits, via le Cap, jusqu'à Zanzibar où ils arrivent le 26 novembre 1877.



Mort de Frank Pocock.

**LE COURS DU FLEUVE CONGO EST MAINTENANT CONNU.
LE DERNIER MYSTÈRE DE L'AFRIQUE CENTRALE EST PERCÉ.**

3. Nouvelles expéditions de Stanley

Stanley venait de percer l'une des dernières énigmes de l'Afrique centrale : le cours du fleuve Congo.

Le goût de la découverte fait place maintenant à l'appétit de conquête des Occidentaux, et surtout à celui de l'ambitieux et habile roi Léopold II.

A. La fondation de l'Etat Indépendant du Congo (EIC) (1879-1884)

Léopold II parvient à convaincre Stanley d'aller implanter des « stations » le long du fleuve et de signer des conventions avec les chefs indigènes.

Cette fois, il s'agit clairement d'une conquête coloniale.

B. L'expédition au secours d'Emin Pacha (1887-1889)

En cette fin de XIXe siècle, les manœuvres diplomatiques et militaires animent toutes les grandes Puissances qui tentent chacune d'avoir « une part du gâteau africain ».

La province la plus méridionale du Soudan égyptien, l'Equatoria, se trouve isolée du Caire par la révolution « madhiste », animée par le « Madhi », le nouveau Prophète.

Le gouverneur d'Equatoria, un médecin allemand du nom d'Edouard Schnitzer, et rebaptisé « Emin Pacha », demande de l'aide en Europe. Les Puissances vont s'empresser de voler à son secours ... à son territoire et à ses 400 tonnes d'ivoire ...

Léopold II réussit à imposer Stanley comme chef de l'expédition ; ce dernier devient ainsi le responsable d'une imposante force de conquête coloniale, mais l'aventure se solde par un demi-échec.



Le Madhi



Emin Pacha

